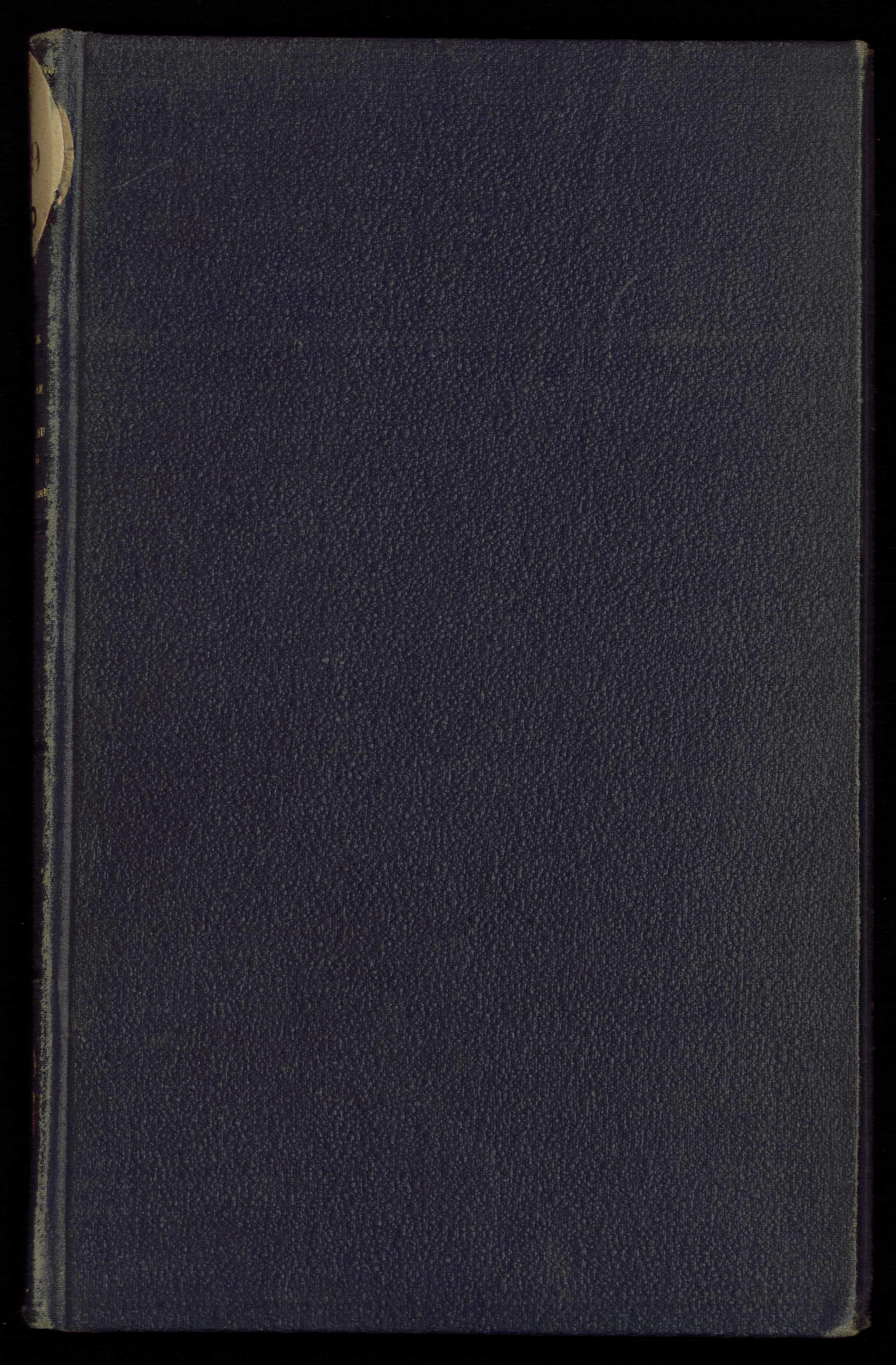
A. HELBIG

—

EXCURSION
SUR
LE PLATEAU
CENTRAL
DE
L'ASIE-MINEURE

SG





EXCURSION

SUR LE

PLATEAU CENTRAL

DE

L'ASIE-MINEURE

PAR

Albert HELBIG



PARIS
Revue Géographique Internationale
1892

EXCURSION

SUR LE

PLATEAU CENTRAL

DE

L'ASIE-MINEURE

Les pays industriels de l'Europe ont depuis longtemps déjà les yeux fixés sur l'Asie-Mineure. Ce pays encore inexploré, si riche en matières premières de toute nature, offre un vaste et magnifique champ d'action à l'activité et aux capitaux de nos compatriotes.

Divers tronçons de chemins de fer existent déjà. La grande ligne des Indes reliera un jour Constantinople à Bagdad, la capitale des anciens khalifes Abassides, qui fut pendant tant de siècles la métropole de l'Orient. Elle transformera le pays. Ce chemin de fer est actuellement en construction d'Ismidt, l'ancienne Nicomédie, à Angora, l'antique Ancyre.

De cette ligne se détacheront plus tard des embranchements qui couvriront toute l'Asie-

Mineure et feront pénétrer peu à peu dans cette vaste contrée, redevenue barbare, la civilisation qui nous en est venue.

Mais, avec l'esprit d'inertie naturel aux peuples orientaux, ce travail de régénération sera lent. Sans attendre que les chemins de fer aient ouvert une voie commode et facile, j'ai voulu, comme les voyageurs qui m'ont précédé, faire mon voyage à cheval. On va plus lentement, c'est vrai; mais l'on voit mieux.

Mon but était surtout l'étude des monuments caractérisant la civilisation des anciens sultans Seldjoukides d'Iconium, présentement Konieh.

Cette dynastie, dont l'histoire peu connue encore, est intimement liée à celle des croisades, jeta un vif éclat de la fin du onzième siècle jusqu'à la moitié du treizième.

Mon savant compagnon de voyage, M. C. Huart, second drogman de l'ambassade de France à Constantinople et orientaliste distingué, fut chargé, à cette occasion, d'une mission du Ministère de l'Instruction publique auquel fut adressé son rapport.

La partie épigraphique arabe, contenue

dans ce journal de voyage écrit au courant de la plume et au galop de mon cheval, est due à M. C. Huart. »

Constantinople, octobre 1890. A. H.

13 mai. Nous quittons Constantinople par une belle matinée de mai. La « reine des villes », sortant de sa robe de brume, fait étinceler au soleil levant sa « dentelle de minarets », comme dit Gautier, et, sur le pont du méchant bateau que la « Mahsoussé » affecte au service de la ligne Constantinople-Moudania, nous ne pouvons détacher notre regard de ce spectacle, bien connu mais toujours enchanteur. Cinquante milles marins seulement nous séparent de Moudania, le port de Brousse et point de départ de notre voyage dans l'Asie-Mineure; mais combien de temps mettrons-nous à les franchir?

C'est ce qu'ignore peut-être même le capitaine chargé de nous conduire, car il faut savoir que la compagnie de navigation « Mahsoussé » est justement célèbre en Orient par la désinvolture avec laquelle elle traite les malheureux voyageurs, obligés de lui confier leurs destinées.

Il nous est arrivé une fois de franchir cette distance en 8 heures, une autre fois en 3 heures 1/2. Mais, en Orient « time is not money ». Ne nous pressons donc pas et estimons-nous heureux si nous n'employons cette fois que 5 heures à notre traversée.

Le Ramazan touchant à sa fin et la station thermale de Brousse étant déjà avancée, nous ne nous sommes heureusement pas trop entassés à bord. Le temps passe encore assez vite dans la contemplation de la mer de Marmara, calme et bleue, vrai lac d'où émergent à l'est les vertes montagnes aux reflets variés de la côte asiatique, tandis qu'à l'ouest les collines crayeuses de la côte européenne se perdent peu à peu dans les brumes vaporeuses. Boz-Bouroun ou le Cap Gris est enfin doublé et découvre la profonde échancrure du golfe de Guemlek, en grec Gios, l'ancienne Civitot des croisés.

Au sud, au pied des montagnes, se voit Moudania avec ses maisons espacées sur le bord de la mer, ses jardins d'oliviers et de mûriers et les pittoresques villages qui l'environnent.

Le débarquement sur la longue estacade,

couverte de types curieux, se fait encore assez vite. Après une petite altercation entre les préposés au péage (l'échelle appartient à l'église grecque de Moudania), lesquels veulent nous faire payer double taxe sous prétexte que nous venons de loin, et l'exhibition de nos passeports nous voilà à la douane.

Vous avez bien lu : la douane. Car, en Turquie, il faut subir un tripatouillage à fond de ses effets à chacune des villes du littoral où l'on s'arrête. Ces bons douaniers se précipitent avec un ensemble charmant sur nos bagages savamment emballés en vue du long trajet qu'ils sont destinés à accomplir. Mais nous avons prévu les effets de leur zèle intempestif. Non moins alertes qu'eux, nous nous dirigeons vers la direction de la douane, où l'exhibition d'une lettre émanant de haut lieu donne une autre direction à leur empressement, changeant les douaniers en autant de serviteurs improvisés, les uns courant chercher une voiture, les autres y portant les bagages que leur chef a ordonné de ne pas visiter.

Ce dernier, nous accompagnant jusqu'à la voiture, nous fait ses offres de service et de nombreux *témennas* (saluts à la turque). Il est

décidément utile d'avoir des amis bien placés, ne fût-ce que pour empêcher les douaniers de Moudania d'ouvrir en plein soleil nos boîtes à pellicules photographiques.

Nous mettons deux heures à franchir les nombreuses montées et descentes de la chaussée, coupée à plusieurs reprises par le chemin de fer, construit il y a 16 ans, mais inachevé et presque détruit depuis.

On passe le « Nilufer » sur un pont de pierre, refait il y a deux ans. A côté existent encore deux piles du pont du chemin de fer reliées entre elles par deux rails ; c'est tout ce qu'il en reste. Hommes et bêtes se reposent un moment au « Getchid », les uns des cahotages de la route, les autres des montées effectuées. Nous profitons de ce court répit pour jouir de la vue d'ensemble de Brousse, l'antique Prusa, admirablement située au pied de l'Olympe, aux sommets couronnés d'une neige perpétuelle.

Ce groupe de maisons et de dômes recouverts de plomb, et d'où émergent les blancs minarets et des milliers d'arbres aux feuillages et aux fleurs de nuances variées, est du plus bel effet. Au-dessus de la ville veille la citadelle aux murailles lézardées, vrai travail de cyclope, contemporain de Prusias.

Brousse, étagée de l'Olympe à la plaine, semble écrasée par la masse noire de la montagne, aux pieds de laquelle vient mourir cette splendide plaine, océan de verdure, encastrée entre deux chaînes de montagnes : celle du nord, d'un bleu clair, violacé par les derniers rayons du soleil couchant ; celle du sud, l'Olympe (1), noire, noyée déjà dans les premières ombres de la nuit.

De nombreux villages émergent de cette verdure printanière dont le parfum arrive jusqu'à nous. Mais, en route, encore deux ponts antiques, jetés sur le Nilufer, sont franchis et nous voici aux portes de Brousse. Le Nilufer, qui prend sa source sur le versant Sud-Est de l'Olympe, charrie jusqu'aux portes de Brousse le bois nécessaire au chauffage des filatures et, après de nombreux méandres, se jette dans le Rhyndacus (2). A gauche, on coudoie l'antique cimetière israëlite, aux tombes de pierre énormes ; à droite surplombe le faubourg de Tchékirgué, aux sources thermales

(1) Ou Kéchich Dagh.

(2) Le Rhyndacus prend sa source dans la Phrygie, au pied du mont Endymène, traverse le lac d'Apollonie et se jette dans la mer de Marmara près de Cyzique.

variées. Encore quelques pas, et nous arrivons à l'hôtel d'Anatolie, dernière station où nous trouverons le confort culinaire de l'Occident.

Nous n'entreprendrons pas la description de Brousse. D'autres voyageurs, à la plume autrement accréditée que la nôtre, se sont acquittés de cette tâche en faisant connaître les beautés de ses mosquées, aux faïences émaillées, vestiges d'un art qui n'existe plus qu'à l'état de souvenir, et la vertu de ses eaux thermales.

Nous dirons seulement que Brousse, — dont la population, qui a doublé depuis l'émigration qui a suivi la dernière guerre Russo-Turque, dépasse actuellement 100.000 âmes, — est justement célèbre en Orient par son industrie séricicole. Notre anéroïde, qui marquait 760^{mm} sur le bateau, à Moudania, est descendu ici à 740^{mm} (1).

14-15 mai. Nous consacrons ces deux jour-

(1) Ayant noté très régulièrement, à tous les points culminants de notre voyage, les variations de notre baromètre anéroïde de poche, — instrument dont les données nous ont paru toujours exactes, comparaison faite avec celles d'instruments de précision similaires,— nous croyons utile de les reproduire pour établir aussi exactement que possible l'altitude des pays parcourus. H.

nées aux derniers préparatifs exigés par le voyage et principalement au choix de nos montures. Ces soins nous laissent toutefois le temps de revoir en courant nos amis et les monuments de la ville, et nous consacrons notre dernière soirée à entendre les facéties de *Karaghcuz*, le Guignol Oriental. Nous ne quitterons pas toutefois la ville de Brousse sans rendre un juste hommage à l'aimable gouverneur de la province de Hudavendighiar, S. E. Mahmoud Djelal-ed-din Pacha, aux ordres télégraphiques duquel nous devons le bon accueil qui nous a été fait partout dans la province soumise à sa juridiction.

16 mai. Nous sommes sur pied à 4 heures et nous finissons à peine de boucler les *héïbés* « ou bissacs », contenant nos effets et nos bagages, qu'on nous annonce l'arrivée des deux gendarmes à cheval, chargés de nous escorter pendant la première étape.

Nos chevaux et notre saïs (palefrenier) les suivent de près ; enfin arrive M. Bay, un citoyen de Brousse et un ami, qui veut se joindre à nous et nous accompagner jusqu'à Biledjik.

Nos chevaux sont de solides bêtes de Kutahyé, sellés à la façon du pays. Avec un

peu d'habitude, on finit par se trouver à l'aise sur le coussin attaché à la selle par la sangle même. Notre costume est des plus simples, car il est inutile et parfois dangereux d'attirer l'attention dans ces pays peu sûrs.

Aussi, loin de nous coiffer du chapeau ou du casque, respecté peut-être mais haï, à coup sûr, par les populations fanatiques que nous traverserons et qui n'ont pas souvent l'occasion de le voir, avons-nous adopté le fez. C'est une coiffure plus chaude, il est vrai ; mais, quand elle est recouverte d'un foulard en soie, à la mode arabe, on se trouve parfaitement à l'abri du soleil. Nous ne saurions assez recommander aux voyageurs l'adoption du fez dans ces pays. Personne ne fait attention à vous ; nulle difficulté n'est soulevée lorsque vous visitez une mosquée ou tout autre monument religieux, et, circulant partout avec la grande liberté, vous voyez, grâce au fez, ce qui vous aurait été caché soigneusement sans cette précaution.

Mais le temps a changé. Une fine pluie, qui nous accompagnera jusqu'à Konieh, commence à tomber.

Nous partons à 5 heures 1/2, précédés de

nos *zaptiés* (gendarmes), le mousqueton sur l'épaule, et, ma foi ! mieux montés que nous ; notre saïs ferme la marche (740^{mm}).

Chacun de nous porte dans ses bissacs une partie de ses bagages ; le reste est confié au palefrenier que nous armons en plus du pied de notre appareil photographique. Ce bâton, terminé par une solide pointe de fer, lui donne un faux air de lancier ! Nos montures vont d'un bon pas ; la chaussée, qui n'est pas en très mauvais état, côtoie d'abord le pied de l'Olympe, pour se diriger, un peu après, hardiment à travers la plaine.

Beaucoup de chameaux et de chariots sur la route. L'Olympe est superbe, et les nombreux villages, les *Qyziqs* (villages Kurdes), dont les minarets blancs tranchent sur le vert foncé de la forêt, sont du plus bel effet.

Nous passons par Kestel à la vieille forteresse (Castellum) et voyons finir à Dimboz la belle plaine de Brousse Une montée franchie (720^{mm}) (1), le paysage change d'aspect. De vert et de riant, il devient terne et sauvage. A gauche est un petit lac, le Kouch Konmaz-gueul

(1) 430^{m}.6.

(le Lac aux asperges), sans issue pour les eaux qu'il reçoit, ce qui fait dire aux indigènes qu'il communique avec le lac de Nicée par un canal souterrain. Le temps de se reposer un moment à Tchardak-Keuï, et, la descente franchie, nous sommes dans la plaine de Yéni-Chéhir, qui fait suite à celle de Brousse.

Cette plaine, plus longue que la première, est aussi bordée par l'Olympe de Mysie et à gauche par un contrefort du même massif.

Loin d'être aussi cultivée que la plaine de Brousse, marécageuse même à l'est, cette plaine ne nous laisse voir que de rares villages. A partir de Brousse, commence ce beau réseau de voies romaines qui sillonne toute l'Asie-Mineure. La chaussée actuelle côtoie l'ancienne voie et se confond parfois avec elle. Tous les anciens ponts qui ont résisté depuis vingt siècles servent encore ; quelques-uns ont été réparés, la plupart sont intacts.

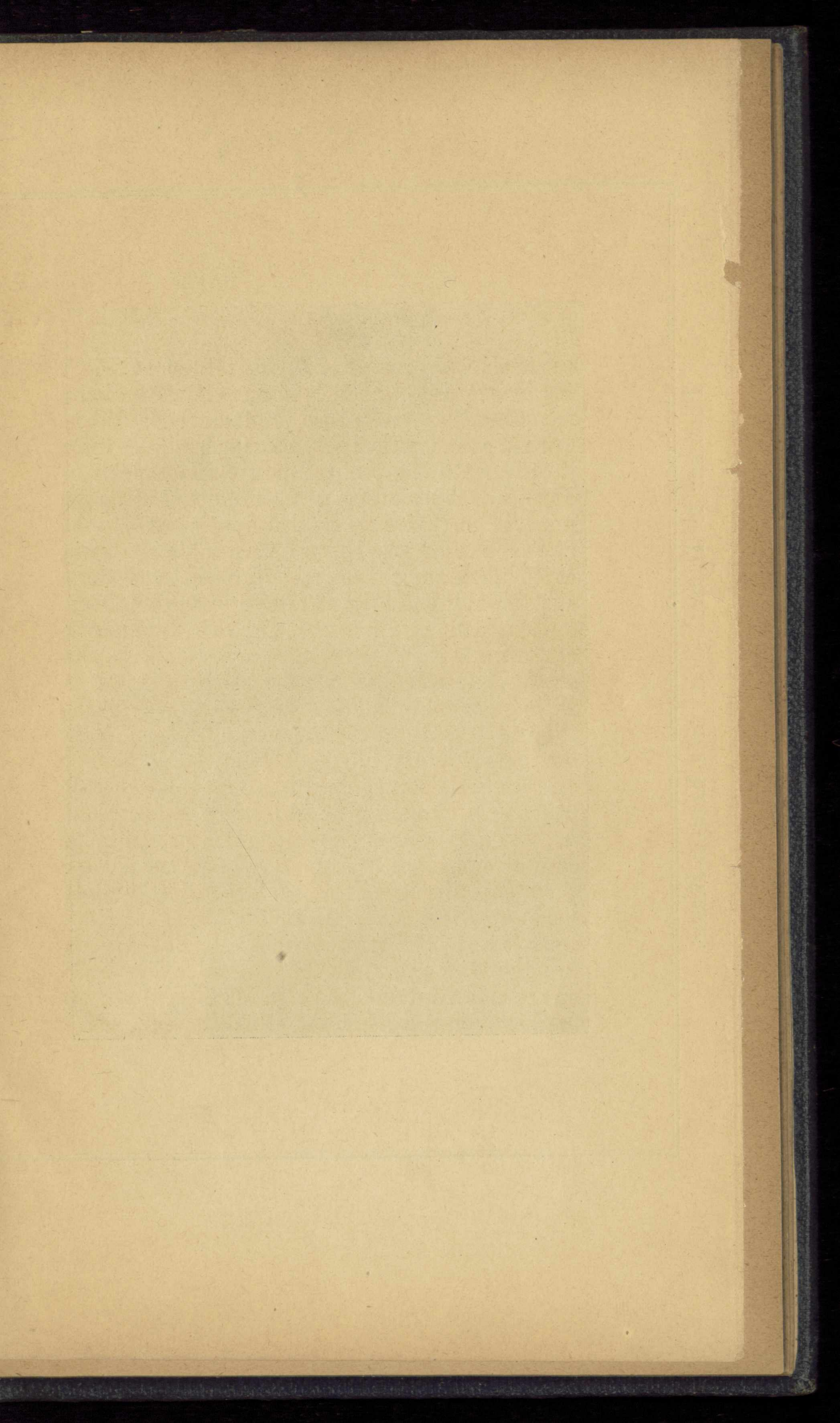
Les marécages de la plaine de Yéni-Chéhir, et notamment tout près du village de Tchardak, sont traversés par une large chaussée romaine aux grandes dalles blanches. Elle est suivie par les voyageurs de préférence à la route moderne, qui, pour échapper aux inon-

dations, contourne toute la plaine dans sa partie Nord-Est, au pied des montagnes qui la bornent. Les habitants du pays prétendent que ces chaussées dallées sont dues au Sultan Sélim 1er, surnommé *Yaouz* (ou l'*Intrépide*). Il est probable que ce souverain, qui a passé une bonne partie de ses 8 années 1/2 de règne à guerroyer en Asie, a fait réparer quelques petites parties des chaussées romaines, seules grandes routes sur lesquelles pouvaient circuler commodément ses armées. Mais l'aspect des arches des ponts à plein cintre et une étude, même peu approfondie, du système de dallage, démontrent l'existence des routes qui nous occupent bien avant le règne de Sélim 1er.

Près d'un petit pont, en un lieu nommé Sermé Keupru, existe un *Ayazma* ou « fontaine sacrée » que nos gendarmes nous disent jouir d'une grande célébrité dans le pays. D'après la croyance populaire, les personnes, souffrant de la jaunisse ou ayant été mordues par un chien enragé, n'ont, pour être guéries, qu'à s'y rendre le samedi matin, à y faire le sacrifice d'un coq ou d'une poule noire et à se laver à la source ! Il est au moins curieux que, seize siècles après la destruction du paganisme,

chrétiens et musulmans se livrent encore à des pratiques d'une origine aussi évidemment payenne. Les environs immédiats de Yéni-Chéhir sont très fertiles. La ville, de fondation turque, bâtie en plaine, n'offre aucune espèce d'intérêt, et ses maisons en torchis respirent la misère. Sur une petite éminence au Nord-Est de la ville s'offre une construction turque assez ancienne. C'est le tombeau ou turbé absolument dénué d'intérêt de Baba-Sultan. Ce tombeau, que l'on fait voir aux voyageurs, est, ainsi que le couvent de derviches situé auprès, aussi ruiné et aussi misérable que le reste de la ville.

Nous avons mis 8 heures et quart pour venir de Brousse, déduction faite des haltes, et nous descendons chez un brave naturel du pays, correspondant de notre ami de Brousse, notre compagnon de voyage. Accueil très cordial; mais, par malechance, toute la maison, changée en magnanerie, est occupée par des vers à soie, qu'on nous fait voir comme consolation. Ils sont campés sur des lits de feuilles de mûriers, qu'ils rongent avec voracité en faisant entendre un bruissement de feuilles froissées. Nous envions leur sort, obli-





Pont sur le Tchuruk-Sou, près Keupru-Hissar.

gés que nous serons de coucher tous ensemble sur le plancher, recouvert de matelas, il est vrai, dans une espèce de salle où le vent souffle comme en plein air. Le Mudir ou sous-préfet de Yéni-Chéhir, que nous n'avions pas trouvé chez lui en arrivant, vient après souper nous rendre visite. Ma foi, nous éprouvons des regrets assez vifs lorsque, sans aucune pitié mais aussi sans malice, il nous énumère tous les apprêts culinaires et autres, faits en pure perte par la municipalité, en vue de notre arrivée qui lui avait été annoncée de Brousse.

7 mai. A cheval à 7 heures (751^{mm}) (1) et en route pour Biledjik. La plaine continue, mais légèrement accidentée : beaucoup de cultures et la pluie jusqu'à Keupru-Hissar (732^{mm}) (2). La chaussée, défoncée, parsemée de fondrières, nous oblige à suivre les sentiers à travers champs. Jugez du gâchis ! Un pont pittoresque sur le Tchuruk-Sou, près de Keupru-Hissar, et la plaine est finie.

Une chaussée romaine accède à ce pont et se continue au-delà. A côté du pont se dressent

(1) 94 mètres 9.
(2) 299 m.

deux bornes indicatrices, dont l'une est encore recouverte d'inscriptions latines fort effacées.

Nous en prenons un estampage ; mais, hélas, la pluie qui tombe nous empêche de le sécher, et il s'abîme comme tant d'autres ! La montée est sensible (697^{mm}) (1), mais nos chevaux n'ont pas l'air de s'en apercevoir. Le pays est très accidenté : peu de bois, en revanche de nombreux troupeaux de moutons. Le terrain est rougi par le fer. Nous faisons une petite halte à Ak-Déré-Derbend (696^{mm}) (2), où un poste de soldats est chargé de veiller à la sécurité des voyageurs et d'escorter les valises postales. La seule occupation des gendarmes, exilés dans ces corps de garde placés aux endroits dangereux des routes, est, en dehors de leurs rares heures de service, d'offrir le café aux voyageurs. C'est à la fois une distraction, une occupation et un profit, qui forme même le plus clair de leur revenu.

En Orient, surtout quand on est escorté, il ne serait pas convenable de passer par un *Derbend* sans s'y arrêter et y prendre une tasse de café. Le voyageur y reçoit toujours

(1) 688 m. 9
(2) 700 m. 5.

l'accueil le plus empressé, et ce n'est pas sans un sentiment de bien-être qu'il se repose un moment au coin du feu, que les braves gendarmes, habitant ces postes perdus, ne manquent jamais d'allumer aussitôt que le besoin s'en fait sentir. Ak-Derbend est comme suspendu sur une gorge profonde, repaire habituel des malandrins qui foisonnent dans ce pays au moment des récoltes et où ils ont beau jeu pour détrousser les voyageurs se rendant d'un point à un autre dans le but d'y faire leurs achats.

Encore une petite montée (697^{mm}) (1) et la route descend doucement à travers un pays montagneux sur Biledjik où nous arrivons de bonne heure. Cinq heures et demie séparent Yéni-Chehir de Biledjik.

En descendant dans l'unique auberge de la ville, tenue par un Français, nous envoyons à l'évêque arménien une lettre de recommandation que nous avait donnée son chef hiérarchique, l'archevêque de Brousse. Mal nous en prend, car une députation de six notables du lieu, leur archi-prêtre en tête, vient pour nous souhaiter la bienvenue et nous faire une visite

(1) 689^{m}5.

interminable. La laissant à l'auberge, nous nous faisons mener par nos gendarmes à l'hôtel du gouvernement, construction nouvelle, armée d'un fort beau mobilier flambant neuf. Fuad-Pacha, le Mutessarif ou sous-gouverneur du Sandjak d'Ertogroul, se montre très aimable. Deux nouveaux gendarmes nous sont adjoints pour visiter la ville. Biledjik, l'ancienne Belokoma, autrefois forteresse importante, fut jusqu'en 1299 un boulevard avancé de l'empire Byzantin, en Asie. Les gouverneurs étaient de petits princes que la faiblesse des souverains de Constantinople avait rendus presque indépendants.

L'histoire nous apprend qu'Osman, premier sultan des Turcs, ne pouvant se rendre maître de la forteresse par force, tourna la difficulté par la ruse. Profitant des fêtes données par le gouverneur de Belokoma à l'occasion de son mariage, Osman s'y porta avec 39 hommes, tous habillés en femmes, le visage recouvert d'un voile épais

A la faveur de leur déguisement et du bruit de la fête, les 40 guerriers se rendirent maîtres de la place, jusqu'alors réputée imprenable. Le gouverneur fût tué, et sa fiancée, la belle

Nilufer, qui donna son nom à la rivière de Brousse, devint l'épouse d'Orkhan, fils du vainqueur.

Le Biledjik moderne n'offre aucun intérêt : quelques filatures de soie, une grande place ornée d'un sarcophage transformé en fontaine, et c'est tout.

La population est en majeure partie arménienne. Le gouverneur actuel a beaucoup fait pour l'ornementation de la ville, qui s'étale sur les deux versants d'une gorge profonde. Les maisons en bois, aux couleurs riantes, respirent l'aisance. La ville turque, située dans le ravin et s'étendant jusqu'à mi-côte, est dominée par une colline très escarpée, au sommet de laquelle était la citadelle byzantine. Quelques murs crevassés, où l'on grimpe par un sentier abrupt, c'est tout ce qu'il en reste. A côté, presque au sommet de la colline, est situé le tombeau du savant et vertueux Cheikh Edébadi, ami et beau-père d'Osman 1er.

Ce *turbé,* comme tant d'autres, dissimule mal ses ruines sous une couche de badigeon, et, si l'attente est déçue après la visite de ce vénérable sanctuaire, on est récompensé des fatigues de l'ascension par la belle vue d'ensemble de Biledjik que l'on a à ses pieds.

Assez tard dans la soirée, le sous-gouverneur vient nous rendre visite, après quoi nous allons, pour la dernière fois, probablement jusqu'à la fin de notre voyage, nous coucher dans de vrais lits.

La Porte Ottomane suit toujours son ancienne politique qui consiste à envoyer en Asie ses troupes originaires d'Europe et en Europe ses troupes d'Asie. Le procédé est le même pour les gouverneurs et sous-gouverneurs de provinces. En Asie ce sont presque tous des fonctionnaires de provenance européenne, et nous avons rencontré trois sous-gouverneurs qui parlaient le grec.

8 mai. — Nous sommes à cheval à 8 h. 1/4; la trotte ne sera pas bien longue aujourd'hui (702^{mm}) (1). Nous descendons la pente de Biledjik avec la pluie qui ne dure pas longtemps. Une heure de cheval sépare Biledjik de Keuplu, charmant village presque complètement chrétien, admirablement situé dans une étroite vallée, arrosée par le Kara-Sou (722^{mm}) (2). La vue des travaux du chemin de fer d'Angora nous rapproche, en imagination, de l'Europe,

(1) $632^{m}2$.
(2) $408^{m}5$.

dont nous croyons être à mille lieues, tant les hommes et les choses diffèrent.

Nous goûtons un moment de repos chez le notable et richard de l'endroit, un grec du pays qui ne parle que le turc, constatation que nous avons d'ailleurs faite chez tous ces co-nationaux de l'Asie-Mineure à qui un long joug étranger a fait oublier la langue maternelle. Le Mudir de Keuplu vient nous trouver et nous mène à travers la foule, composée en partie d'ouvriers européens du chemin de fer, chômant aujourd'hui dimanche, visiter la mosquée du bourg.

C'est un bâtiment carré à toiture de bois, plate et en surplomb. A l'intérieur, le plafond est recouvert d'ornements en bois sculpté, doré et peint, style rocaille. La chaire ou *mimber* offre de jolis motifs de sculpture, et les fenêtres sont ornées de beaux vitraux de couleur. C'est d'un ensemble à la fois délicat, pittoresque et gracieux, et l'on est surpris de trouver dans ce trou reculé de province une mosquée si gentiment décorée, suivant un goût qui n'est pas celui du pays même, où les monuments sont massifs.

A partir de Keuplu, la route monte presque

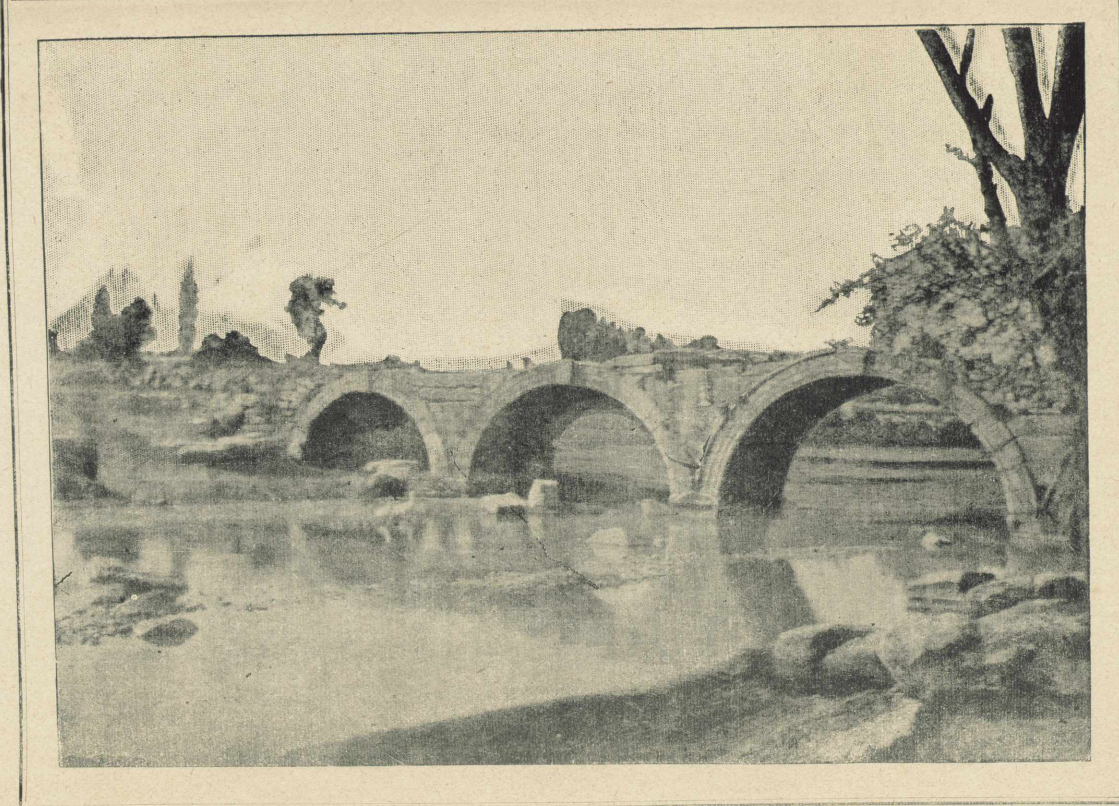
aussitôt; nous prenons un chemin de traverse plus court que la chaussée et qui se trouve être encore une voie romaine secondaire au dallage caractéristique.

Le pays est toujours montagneux. Au Sud-Est se voit une chaîne de montagnes aux échancrures brusques qui laissent apparaître au second plan d'autres montagnes d'un bleu azuré admirablement teinté par le soleil au zénith.

Le Sangarius, invisible pour nous, coule entre ces deux chaînes de montagnes.

Au détour du chemin, nous apercevons sur la colline la silhouette de sept cavaliers. Dès que nous fûmes à distance convenable, l'un d'eux, capitaine de gendarmerie, s'avançant au galop de son cheval, vint de la part du *caïmakam* de Seughud nous souhaiter la bienvenue sur son territoire. Les gendarmes, après le salut règlementaire, se joignent aux nôtres et nous précèdent par file de deux tandis que leur capitaine galope à nos côtés.

Quelques centaines de pas plus loin, un nouveau groupe de cavaliers stationne sur la route. A sa tête est le fils du caïmakam, qui vient nous saluer au nom de son père et nous escorter jusqu'au tombeau d'Ertogroul où nous sommes attendus.



Autre pont de marbre sur le Rhyndacus à Aïzani. 1437-92.

Arrivés devant ce monument, situé sur la voie, où stationnent force curieux, nous descendons de cheval, et le caïmakam, s'avançant, nous souhaite la bienvenue et nous mène dans un kiosque attenant au sanctuaire. Après les compliments d'usage et en dépit du jeûne du Ramazam, des sorbets et des cigarettes nous sont offerts.

Les portes de l'édifice s'ouvrent enfin devant nous.

C'est un monument, évidemment ancien, auquel des réparations successives et des couches de badigeon réitérées ont enlevé tout cachet. Le tombeau d'Ertogroul, le vénéré fondateur de la dynastie ottomane, est sans intérêt aucun, et la seule chose qui en soit digne, c'est un Coran splendide, plus vieux que le monument, couvert d'arabesques magnifiques se détachant sur fond bleu et dont la bordure de chaque page est formée de lettres Kioufiques du plus bel effet.

Notre pèlerinage achevé, nous nous mettons en route pour Seughud. Notre cortège mérite une mention spéciale. Quinze gendarmes à cheval ouvrent la marche sur deux rangs, la carabine en arrêt; ils sont commandés par

un capitaine. Le caïmakam chevauche entre nous et, immédiatement après, une cavalcade composée de fonctionnaires civils et de curieux, dans le désordre le plus complet, ferme la marche. Les badauds de l'endroit bordent la route pour voir défiler le cortége. Les mains croisées sur la poitrine, selon l'usage oriental, ils attendent notre salut.

Nous descendons au Konak (hôtel du gouvernement), où nous devons passer la nuit; puis nous allons, en compagnie du capitaine de gendarmerie qui nous est attaché, visiter la ville.

Seughud, qui signifie « saule », premier fief que possédèrent les Turcs Ottomans, est une jolie petite ville située dans une vallée très étroite, bâtie tout en bois, probablement dès son origine, les premiers Turcs l'ayant considérée comme un campement provisoire. Les incendies l'ont ravagée plusieurs fois, et la plus ancienne maison de la ville moderne ne doit pas remonter à un siècle. La population est actuellement en majeure partie composée de grecs qui ne parlent que le turc (1).

(1) Les Grecs prétendent que les Turcs, après la conquête définitive du pays, coupèrent la langue aux adultes pour obliger les enfants à ne parler que l'idiome du vainqueur.

Nous dînons chez le Camaïkam et nous nous mettons à table après que le coup de fusil, remplaçant le coup de canon absent, annonce le coucher du soleil et la fin du jeûne de Ramazan.

Si nous nous sommes étendus sur la réception qui nous a été faite dans ce joli petit coin perdu de l'Asie, c'est pour montrer combien les mœurs des anciens Turcs ont changé et comment on sait, dans les cercles officiels, être aimable et hospitalier pour les rares étrangers, bien recommandés, il est vrai, qui visitent ces circonscriptions.

Nous passons la nuit dans une vaste pièce et nous nous endormons sur des piles de coussins étendus à terre, bercés par la prière nocturne de Ramazan, appelée Térâvih, qu'un Imam psalmodie d'un ton guttural et doux dans la salle à côté.

19 mai. — Partis de Seughud à cinq heures et quart (685^{mm}) (1), nous suivons un ravin assez profond, avec des vestiges de voie romaine secondaire, et nous nous engageons dans une très belle et vaste forêt, à la lisière de laquelle se trouve un misérable village de réfugiés

(1) 827^{m}4.

circassiens (657^{mm}) (1). Ces derniers, entre autres défauts, ont la triste spécialité de déboiser tous les pays où ils s'établissent.

Cette forêt de hêtres, de chênes et de châtaigniers, qui ne se trouve pas marquée dans la carte officielle du *Vilayet* de Brousse, que nous avons, est généralement mal hantée; nos gendarmes préparent leurs carabines et nous engagent à charger nos armes, précaution que nous avons d'ailleurs prise depuis longtemps ! La forêt, qui s'élève toujours, cesse au sommet du plateau (630^{mm}) (2). Quelques rares sapins et sept tombes de brigands tués, il y a quelques années, les armes à la main, constituent, avec le Toumanitch-Dagh, que nous avons en face de nous, au sud, tout ce que le plateau nous offre d'intéressant.

Une longue pente à travers un pays nu et complètement désert (662^{mm}) (3) aboutit à la plaine d'In-Eunu (667^{mm}) (4). Le village d'In-Eunu (665^{mm}) (5), situé sous le Toumanitch-Dagh, au pied d'un massif de hauts rochers

(1) $1160^{m}5$.
(2) $1493^{m}9$.
(3) $1099^{m}4$.
(4) $1049^{m}4$.
(5) $1063^{m}5$.

escarpés, dans lesquels sont creusées de nombreuses chambres sépulcrales phrygiennes, est un monceau de ruines, y compris sa seule mosquée, de construction ancienne, où nous relevons l'inscription arabe suivante : *Le généreux, le bienfaiteur, Khodjah Yâdiguiar, fils du sultan Ali. An 971 (1563-64).*

On monte par un sentier des plus escarpés aux grottes situées dans les massifs de rochers. C'est un dédale de corridors ou passages naturels régularisés par la main de l'homme, et le seul profit que nous vaut cette périlleuse ascension, effectuée nu-pieds pour éviter les chutes, est la belle vue d'ensemble du pays.

Pendant les deux heures et demie que nous mettons à franchir la plaine étroite et desséchée d'In-Eunu, bordée au sud-est par les travaux préparatoires du chemin de fer d'Angora, sauf un misérable petit hameau de Circassiens, nous ne rencontrons nulle trace d'êtres humains. Quelques tumulus en terre se voient dans la plaine et en rompent la monotonie.

Au village de Tchoukour-Hissar (667^{mm}) (1) nous trouvons les paysans en fête. La lune du

(1) 1049^{m}4.

mois de *chewal* a été aperçue la veille, et les fêtes du *Baïram* ont commencé le matin dans la circonscription d'Eski-Chéhir, tandis qne, dans les circonscriptions voisines par où nous venons de passer, le mois et, par conséquent, le jeûne du Ramazan ne finissent que ce soir. C'est une étrange singularité que deux villages, distants de dix kilomètres, aient deux dates différentes. Cela aurait pu porter du trouble dans les transactions commerciales, s'il y en avait dans ce pays! Les bons villageois viennent les uns après les autres, suivant l'usage, nous donner l'accolade ou nous serrer la main en nous souhaitant bonne fête. Le jeûne du Ramazan, que nous avons été obligés d'observer strictement depuis la veille au soir, par suite du manque complet de toute espèce de nourriture en route, étant fini, les villageois nous régalent de leur mieux de laitage varié.

A une demi-heure de Seughud-Eunu, commence la plaine de Dorylée (la principale proéminence à 669^{mm}) (1).

La plaine d'Eski-Chéhir est enclavée entre trois chaînes de montagnes qui lui donnent

(1) 1015^{m}6.

un peu la forme d'un T. La ville d'Eski-Chéhir, l'ancienne Dorylée, est bâtie au point d'intersection des deux barres du T.

La partie de la plaine, allant du nord-ouest au sud-est, n'offre pas un arbre, et sa végétation est presque nulle. Quelques très rares champs de blé, aux épis maigres, viennent rompre la monotonie du paysage argileux, aux roches à fleur de terre, où percent par ci par là quelques bouquets d'herbe jaunâtre. On rencontre assez souvent des boursoufflements de terrain qui sont probablement d'anciens tumuli.

La partie de la plaine s'étendant du nord-est au sud-ouest forme contraste. Bien arrosée par le Poursak, l'ancien Thymbrius, affluent du Sangarius, sa végétation luxuriante repose la vue.

En arrivant à la ville, on passe le Poursak sur un beau pont romain, à deux arches, Stamboul-Keupru, dont l'éperon est surmonté d'une inscription gravée sur marbre blanc, placée à rebours. Cette inscription apprend au voyageur que le pont est dû à l'empereur Manuel Comnène.

Un appartement nous a été retenu par les

autorités au nouveau *han,* ou hôtellerie de la ville, où nous nous reposons de nos dix bonnes heures de cheval dans d'excellents lits.

Nous faisons en grande cérémonie, précédés de nos gendarmes, notre visite au Caïmakam, qui loge dans un trou. C'est le second jour du Baïram, et nous nous heurtons à la foule des notables religieux et civils, régalés comme nous des bonbons de rigueur. Toujours accompagnés de gendarmes et d'officiers de police, nous visitons la ville et ses deux principales mosquées.

La plus grande, Kourchounlou-Djami, *la mosquée plombée,* bâtie, en 931 de l'hégire, par un certain Moustapha Pacha (1), fait partie d'une *tekké,* ou couvent de derviches tourneurs. Pour en obtenir la clef, nous sommes obligés de faire une visite au cheikh, ou prieur

(1) Moustapha Pacha, l'un des ministres du sultan Suleiman El-Qânoûni, esclave de naissance, fût généralissime de l'expédition de Rhódes en 1522. Il fit construire, entre autres monuments, la belle mosquée de Guebzé, l'ancienne Lybyssa, dans le golfe d'Ismid (ou Nicomédie). En 931 de l'hégire, date qui correspond à la période 1524-1525 de notre ère, Moustapha-Pacha avait 83 ans. Le nom du fondateur de la Kourchounlou-Djami, d'Eski-Chéhir, et la date de la bâtisse sont donnés par une inscription arabe gravée sur la pierre au-dessus de la porte d'entrée.

des derviches, vieillard à l'air vénérable, accroupi sur une peau de mouton, à l'angle d'une vaste salle nue de son couvent.

Une foule de gens déguenillés viennent lui porter leurs vœux et leurs souhaits à l'occasion de la fête du Baïram. Le cérémonial est le suivant : entrant les mains croisées sur la poitrine, les fidèles se mettent à genoux devant le Cheikh, lui baisant, suivant leur rang, la main ou un bout du manteau. Le Cheikh laissant faire avec toute la gravité orientale, répond aux souhaits par un signe, un mot, ou bien par un simple signe de tête, et parfois aussi par le silence le plus indifférent.

Habitué à un cérémonial aussi profondément révérencieux, le vénérable Derviche aura trouvé notre entrée quelque peu raide. Mais sa physionomie impassible n'en manifesta aucune trace d'étonnement, et bientôt, avec le café d'usage, la clef sollicitée nous fut apportée. Nous allons alors visiter la mosquée.

Construite sur le modèle de celles de Constantinople, elle n'offre de remarquable que sa porte inscrustée de nacre, surmontée d'une belle voûte en stalactites admirablement fouil-

lées, et à l'intérieur une « couronne de lumière » en cuivre, de toute beauté et fort ancienne.

La mosquée d'Ala-Eddin, que nous visitons après, brûlée et réparée plusieurs fois, n'a d'ancien que son nom et peut-être une partie de ses murs, fraîchement badigeonnés.

Eski-Chéhir, bâtie en amphithéâtre, renferme 3000 maisons construites en torchis; ses rues étroites et boueuses sont rendues encore plus glissantes par la pluie fine qui tombe. Cette ville possède des eaux thermales et n'a ni sources ni citernes; ses habitants sont obligés de boire les eaux thermales qu'ils laissent au préalable refroidir trois jours au grand air. Les eaux de pluie, accumulées selon le bon vouloir des pentes, sont tellement saumâtres, qu'elles n'en sont pas potables.

Les célèbres gisements de silicate de magnésie, vulgairement appelé *écume de mer*, sont distants de six heures. L'ancienne Dorylée devait être bâtie sur les hauteurs dominant la ville actuelle. Tout ce qui en reste consiste dans les ruines d'un château-fort. La prairie offrait un beau champ de combat aux Croisés, qui y gagnèrent, le 1er juillet 1097, sur les Turcs Seldjoukides, la célèbre bataille de Dorylée.

Notre han, flambant neuf, sert en même temps de casino, de café et de théâtre, où se donnaient trois fois par jour des représentations de l'*Orta Oyounou,* sorte de comédie fort leste, entremêlée de danses populaires qui ne le sont pas moins.

Nous rentrons à temps de notre promenade en ville pour recevoir la visite du Caïmakam, qui nous apporte, à titre de curiosité, des rognures d'écume de mer aux formes bizarres.

21 mai. Nous nous mettons en selle à six heures (670^{mm}) (1) par une pluie continue qui devient bientôt battante. Les alentours de la ville sont vite changés en marécages de boue argileuse où pataugent et glissent nos chevaux. Mais la sûreté du pied de ces animaux est extraordinaire et nous sortons sans encombre de ce mauvais pas.

Nous suivons la partie Est de la plaine, au pied des montagnes qui la bordent et d'où descendent de vraies cascades. Le vieux château-fort de Dorylée dresse vers le ciel ses tours démantelées. Les rochers escarpés, sur lesquels il est bâti, émergent brusquement au

(1) 1003^{m},70.

dessus des nuages qui planent très bas et recouvrent les montagnes, jusqu'à mi-côte, d'un manteau blafard.

Les ruines encore menaçantes du castel évoquent l'ombre des valeureux croisés qui sont venus vaincre ou mourir dans la plaine qui se déroule à ses pieds.

Nous chevauchons péniblement au pas, jusqu'aux confins de la Phrygie, sur le bord ou au travers des champs de blé aux épis mélancoliquement courbés à terre. La configuration du sol change brusquement à la fin de la plaine; ce ne sont plus que rochers à fleur de terre ou rocs pittoresquement entassés les uns sur les autres par quelque cataclysme géologique dont la nature a gardé le secret. Ces roches friables et tendres sont minées, trouées, fouillées dans tous les sens par la main des hommes. Les anciens Phrygiens taillaient dans le roc leurs tombeaux et parfois leurs habitations. Ces ouvertures béantes se détachent en noir sur les roches grises, et les traces de fumée qui se présentent fréquemment attestent que les bergers du pays habitent encore parfois les demeures que s'étaient creusées leurs pères troglodytes.

Le paysage montagneux est nu; pas un arbre, quelques maigres bouquets de végétation. Nous parcourons un sentier sablonneux qui devra se changer, dans un avenir plus ou moins lointain, en chaussée carrossable. Au point culminant, près du village de Tekerkes-keuy, notre anéroïde marque 648^{mm}, après 655 et 660^{mm} (1).

Le Poursak, qui arrose le nord-ouest de la Phrygie, coule dans une vallée étroite. On traverse cette rivière (663^{mm}) (2) sur un beau pont de pierre de 14 arches, dont les 3 premières en plein cintre attestent une origine romaine. Les autres arches en ogive sont dues à une réparation turque datant de loin. Ce pont s'appelle Kalbourdjik-Keuprussu « ou petit crible. »

Partout des tombeaux creusés dans les moindres rochers comme dans les massifs élevés des collines voisines. La végétation recommence assez belle sur les hauteurs (645^{mm}) (3) à mesure qu'on se rapproche de Kutahya (4).

Depuis le matin, nous avons rencontré deux

---

(1) $1269^{m},6$; 1184^{m}; $1123^{m},5$.
(2) $1087^{m},4$.
(3) $1306^{m},5$.
(4) Ou plutôt Kioutaya, ou encore Kioutayeh.

misérables villages seulement, et encore sont-ils de fondation toute récente et habités par des réfugiés en haillons.

Nous redescendons encore une fois dans la vallée du Poursak, que nous traversons sur un ancien pont turc à cinq arches, cette fois fort bien conservé. A partir de là, commence une belle chaussée se dirigeant droit sur Kutahya au milieu d'une assez jolie plaine en pente douce. La pluie s'acharne après nous, et nos imperméables nous abritent imparfaitement contre les cataractes du ciel qui nous empêchent d'apercevoir Kutahya. Elle n'est cependant qu'à quelques pas devant nous. Une éclaircie, suivie d'un rayon de soleil qui tombe en biais sur la ville, nous procure un charmant coup d'œil d'ensemble de Kutahya, l'ancienne Cotyoeum.

Cette cité (649^{mm}) (1), dont la fondation remonte à une haute antiquité, aurait vu naître Esope. Située au pied d'un rocher, avec ses mai-

(1) $1257^{m},3$. Ce chiffre est entaché d'une erreur considérable, car l'Atlas de Stieler donne pour Kioutaya 930^{m}, et l'Atlas de Schrader 920^{m}. Un aussi gros écart peut provenir d'une altération de l'instrument ou d'une perturbation atmosphérique, car l'écart constaté correspond à environ 28 millimètres. Il s'explique au moins en partie, puisque l'auteur a signalé le fait d'une pluie battante à son arrivée à Kioutaya.

sons étagées et son vieux château dont les ruines couvrent une colline escarpée séparée de la ville proprement dite, Kutahya, à première vue, rappelle Brousse ; mais le souvenir de la végétation luxuriante qui décore cette dernière ville donne au tableau que nous avons sous les yeux un aspect moins riant et plus terne. Nous descendons à la nouvelle hôtellerie de la ville, tenue par un Tatar aux yeux bridés, d'une loquacité extraordinaire. Avant de songer à nous reposer de nos onze heures de cheval, nos gendarmes nous mènent à l'hôtel du gouvernement où cesse leur responsabilité. C'est un local assez vaste, situé à l'entrée de la ville, tout près d'une grande caserne aux murs fraîchement badigeonnés à la chaux. Leurs reflets crus font mal aux yeux.

Après un maigre souper, assaisonné de discours sans fin de notre hôte légèrement éméché nous allons chez le Pacha, qui nous a fait inviter à prendre le thé chez lui. Quatre porteurs de falots nous éclairent à travers un dédale de rues tortueuses et boueuses. Nous trouvons le gouverneur plongé dans un délicieux *Kief* oriental en compagnie du président de la municipalité et du cheikh d'un

Tekké de la ville. C'était un Albanais, à la carrure énorme, dont la prononciation trahissait l'origine voisine des frontières grecques. Pendant les premières minutes, nous causâmes en turc et en grec; puis l'un de nous entama une discussion en arabe d'abord et ensuite en persan avec le vieux Cheikh, originaire de Mossoul, abasourdi de cette profusion d'idiomes orientaux. Le Pacha, qui partait le lendemain pour présider, à Ouchak, à la chasse aux sauterelles, nous annonça qu'il chargeait le président de la municipalité de Kutahya de nous servir de cicerone. Nous indiquons à celui-ci, accroupi sur ses genoux dans un angle de la salle, l'heure à laquelle il doit venir nous chercher, et nous allons achever de nous sécher à l'hôtellerie. Harassés de fatigue, tombant de sommeil, nous ne pouvons nous débarrasser du babillage de notre tatar qu'en le mettant enfin à la porte de notre chambre.

22 mai. A six heures (648^{mm}), le *bêlédié réissi,* président de la municipalité, vient nous chercher. Le temps d'avaler une demi-douzaine de verres microscopiques de thé, — la seule chose que notre tatar sache bien faire, — et nous nous mettons en route. Notre cicerone en turban

croit que sa dignité ne lui permet pas de nous accompagner tout seul. Quatre agents de police et autant de zaptiés (gendarmes) complètent notre cortège, auquel viennent bientôt s'adjoindre deux membres chrétiens du conseil municipal. Cette dernière institution, qui fonctionne dans toutes les villes de la Turquie, est composée de membres élus par toutes les communautés religieuses. Notre marche processionnelle frappe les bons habitants qui se lèvent sur notre passage.

Les marchands sont devant leurs boutiques, les mains croisées sur la poitrine dans l'attente du salut réglementaire que nous distribuons à profusion ; nous disons *règlementaire,* car, en Orient, le *supérieur* salue toujours le premier. Les femmes de Kutahya sont complètement enveloppées comme des fantômes dans un drap blanc qui ne laisse voir que leurs yeux.

Nous visitons quelques fabriques de faïence et de briques vernissées, pâle reflet, aux couleurs diffuses, des belles productions des siècles passés.

Timour-Leng, de cruelle mémoire, emmenant à Samarcande les habiles ouvriers, porta un coup funeste à la céramique émaillée de ce pays.

Après avoir parcouru les principales rues de la ville, étroites et glissantes comme partout en Orient, nous entreprenons l'ascension de la forteresse qui a si grand air, vue d'en bas.

Notre *bêlédié réissi* s'excuse d'un air embarrassé de ne pouvoir nous accompagner à la citadelle. Comme nous lui demandons la cause de cet abandon inattendu, il nous apprend que, suivant la croyance du pays, tout fonctionnaire en place qui monterait à la forteresse est sûr d'une révocation à bref délai. Tenant à ses fonctions, il s'abstenait de l'ascension.

On monte à la citadelle par un long chemin coupé de marches énormes. La surperficie occupée par les ruines informes du château est considérable. L'ancienne Cotyoeum devait être comprise dans cette enceinte, car on ne voit nulle trace de ses murailles dans la ville moderne. Actuellement, tout un village de réfugiés y abrite sa misère et sa pauvreté. C'est une carrière où l'on n'a respecté qu'un ancien caveau byzantin transformé en prison. L'état de la petite église byzantine, dont la porte est surmontée d'une inscription turque insignifiante, fait pendant au reste. Elle est convertie en mosquée.

Mais que la vue est belle de la plate-forme

du château ! Comme elle repose de ces tristes ruines ! Le paysage, avec les chaînes du Kazli-Dagh et du Yechil-Dagh comme fond de la vallée du Poursak, serpentant aux confins de la plaîne, est plein de charme, quoique empreint d'une certaine tristesse due au manque d'arbres.

Trois canons séculaires, dont une longue couleuvrine, — privés d'affûts, — veillent sur la ville ou plutôt la menacent de leur gueule impuissante. Un de ces canons, composé de bandes de fer reliées entre elles par des cercles de fer forgés, doit être une des premières pièces d'artillerie qu'aient fabriquées les Turcs Ottomans. Le château est à 165 mètres au-dessus de la partie basse de la ville.

En descendant, nous constatons que, si les deux lions phrygiens, signalés par les voyageurs, ont disparu, réduits probablement en cailloutis par quelque gouverneur soucieux de son macadam, notre *bêlédiè réissi* nous attend assis à la dernière marche de l'escalier. La plus jolie mosquée de la ville est celle de Yacoub Tchélébi, *Chéikh-ul-Islam* du sultan Bayazid Ier. Près du bazar fort peu intéressant, où les voûtes en bois ont remplacé les belles ogives de pierre, se trouve Oulou-Djami, la grande

mosquée. L'état de vétusté de cette mosquée l'a fait démolir. On la reconstruit en ce moment, et nous y constatons, hélas ! la présence de nombreuses colonnes et de marbres sculptés, quelques-uns ornés d'inscriptions, provenant des ruines d'Aizani. Marbres et colonnes sont taillés à nouveau, et c'est ainsi que disparaissent peu à peu les vestiges de l'antiquité, si nombreux dans ce pays.

La plupart des anciens monuments musulmans de Kutahya ne remontent qu'au quatorzième siècle, à l'époque où cette ville était la capitale de la dynastie de Kermian, fondée, après la chute des Seldjoukides de Konieh, par un de leurs grands officiers, et qui, après avoir duré environ un siècle, finit par voir ses états absorbés par l'empire Ottoman, déjà maître de toute la Turquie d'Europe jusqu'au Danube. Les inscriptions arabes qui ornent ces mosquées sont d'une caligraphie de décadence dont le déchiffrement est pénible.

De nos jours, en 1833, Kutahya, sortie un moment de l'oubli, vit les yeux de l'Europe entière braqués sur elle. Il s'agissait alors d'arrêter la marche triomphale d'Ibrahim, le fils de Mohamed Ali, pacha d'Egypte. La

diplomatie européenne eut le dessus et Ibrahim se retira sur Konieh.

Nous quittons Kutahya à dix heures (650^{mm}) (1) nous dirigeant par les hauteurs sur Tchavder-Hissar, l'ancienne Aïzani. La grande chaîne du Mourad-Dagh, aux sommets neigeux, s'élève droit devant nous. Le paysage, peu boisé, est formé d'une longue suite de plateaux élevés entrecoupés de petits vallons. Pas de trace de culture, si ce n'est dans les environs immédiats des deux seuls villages situés sur le parcours et qu'on devine plutôt qu'on ne voit (624^{mm}) (2).

Brusquement, à un détour du chemin, débouchent cinq jeunes cavaliers en habits de fête et armés de fusils. L'un d'eux tient en main un drapeau rouge orné du croissant ottoman. Ils vont au galop et, nous croisant comme l'éclair, nous saluent, en passant, du « Sélam Aleikum » musulman, tout en déchargeant leurs armes en l'air. Ce sont les avant-coureurs du cortège d'une nouvelle mariée, qui suit à quelques pas plus loin. Ce cortège, à cheval, est composé de la jeune épousée qu'accompagnent quelques barbes grises. Il se

(1) 1245^{m}.
(2) 1570^{m}1.

rend en pompe à la maison de l'époux, dont le village est à quelque distance de celui de la nouvelle mariée, où les réjouissances ont eu lieu. Ce village ne doit pas être très eloigné, car le bruit du tambour, qui accompagne toutes les fêtes populaires, arrive jusqu'à nous. Cette rencontre inopinée égaie un peu nos idées assombries par la monotonie du paysage et par la pluie qui commence à tomber à torrents. Mêlée à des rafales de vent, elle empêche parfois nos chevaux d'avancer.

Nous chevauchons pendant deux heures au milieu des éléments déchaînés. Le terrain, heureusement sablonneux, empêche nos pauvres montures de se noyer dans la boue. Bientôt le paysage devient encore plus aride; le plateau s'incline fortement, et le chemin s'engage dans un ravin bordé de roches grises creusées de tombeaux phrygiens. De la descente s'aperçoit une belle plaine en pente douce (631^{mm}) (1) qui s'étend jusqu'aux pieds du Mourad-Dagh. Ce n'est qu'un vert champ de blé d'où émergent de nombreux villages. Au point culminant du plateau, noyé dans les rayons du soleil à son déclin, qui a succédé à

(1) 1481^{m}.



Façade septentrionale du Temple de Jupiter à Aizani.

la pluie, s'aperçoit confusément la colonnade du Temple de Jupiter Aïzanien. Nos montures, éperonnées d'importance, dévorent l'espace. Les colonnes deviennent de plus en plus distinctes, et nous atteignons enfin Tchavder-Hissar à six heures un quart, après sept heures de cheval (641^{mm}) (1).

Le chemin qui conduit au village est bordé de chaque côté d'un mur, composé de fûts et de chapiteaux de colonnes brisées, de pièces de marbre et de fragments de tombeaux sculptés et couverts d'inscriptions. Pas une maison du village dans les murs de laquelle ne soient encastrés de beaux fragments de marbre sculptés. Le minaret de la mosquée, en construction, est bâti avec les pierres tirées des ruines. Le temps de laisser chevaux et bagages chez l'ancien du village, qui a l'honneur de nous héberger la nuit, et nous courons au temple porter le tribut de notre admiration.

Le temple de Jupiter Aïzanien, d'ordre ionique, est de marbre blanc teinté de bleu, Il est bâti sur une terrasse dominant les ruines de l'ancienne ville. La partie orientale de cette terrasse, qui formait un vaste soubassement

(1) 1356^{m}1.

au temple, est soutenue par des arcades, séparées au milieu par les restes d'un grand escalier. Les autres côtés offrent quelques ruines de murs épais, sauf au couchant. Sous le monument qui nous occupe, s'étend une grande salle souterraine. Les voûtes sont formées de pierres énormes unies sans ciment par leur seul poids. Tout cela est en parfait état de conservation. L'escalier, qui y conduisait, situé derrière le « porticum » du temple, est osbtrué par des blocs de marbre sculpté détachés de la frise. On y pénètre actuellement par un des soupiraux, au nombre de trois de chaque côté, qui l'éclairent. Le temple faisant face à l'Orient, les premiers rayons du soleil levant devaient venir frapper la statue de Jupiter. L'emplacement de cette statue est encore visible dans la «cella». Le temple était entouré d'une colonnade. Il reste encore cinq colonnes debout sur la face occidentale, y compris celle de l'angle nord-ouest, et neuf au septentrion. Les autres n'existent plus. Soit, en tout, quatorze colonnes debout. Elles sont tout d'une pièce en marbre cannelé avec de beaux chapiteaux d'ordre ionique. Leurs volutes, les frises, frontons et plinthes sont très finement sculptés et témoignent d'une excel-

lente époque de construction. Les murs ouest et nord de la « cella » sont intacts, sauf une brèche qu'offre ce dernier. Une petite partie seulement du mur méridional est encore debout. En dehors du « porticum », entre le prolongement des deux murs de côté du Temple, deux colonnes sont placées entre les antes. Leurs fûts sont cannelés et leurs chapiteaux d'ordre corinthien composite. Le « porticum » est percé d'une porte qui était sans doute destinée au service du temple. La façade de l'édifice et la colonnade méridionale sont entièrement détruites.

Les stupides habitants de Tchavder-Hissar ont eu recours au feu pour démolir ce temple, dont la solidité aurait défié le temps et la main de l'homme. L'espoir d'y trouver des trésors fut la cause de cet acte de vandalisme. D'ailleurs, l'ignorance unie à la cupidité est le motif de la destruction de tous les anciens monuments dont ce pays foisonne.

Pendant que nous photographions ces restes, encore si majestueux, dont la vue attriste et émerveille le voyageur, les misérables habitants de ces ruines rôdent autour de nous. Ils nous demandent à quoi servait cet édifice

qu'ils croient avoir été une forteresse. Nous les laissons dans leur erreur, de peur que l'idée que ces ruines étaient un temple, élevé autrefois aux faux dieux, ne portât leur ignorance fanatique à en achever la démolition.

Des inscriptions grecques et latines, gravées sur le mur intérieur de la Cella, et où se détachent en gros caractères les mots AIZANEI et ÆZANI, attestent que ce temple est antérieur à l'empereur Hadrien.

Les dernières lueurs du crépuscule nous arrachent à la contemplation de ces ruines (1) et nous regagnons la misérable chaumière qui nous abritera la nuit. Un très vieux turc enturbanné nous apprend qu'un voyageur français, muni de firmans, logea plusieurs semaines sous ce même toit, il y a bien longtemps. Nous aimons à croire, non sans quelque probabilité, que ce voyageur perdu dans ce séjour des ruines n'est autre que Charles Texier.

Cet incomparable explorateur, auquel est dû le meilleur ouvrage qui existe sur l'Asie-Mineure, visita Aizani en 1839, et nous aimons à évoquer son ombre au milieu de ces ruines illustrées par ses savantes descriptions.

(1) Il s'agit des ruines du temple de Jupiter à Aïzani.

Après un maigre souper, nous ne pouvons même prendre un peu de repos. Les curieux du village se sont réunis dans la chambrette que nous occupons, parlant tous à la fois et prenant du café. Au milieu de cet entassement, eussions-nous voulu même fermer l'œil, que les punaises, tombant comme la grêle du plafond vermoulu, ne nous l'auraient pas permis.

23 mai. 640^{mm} (1). Le Rhyndacus, qui traverse Aizani, coule entre deux quais dont les parapets de marbre sont ornés de sculptures. Du lit de la rivière aux eaux transparentes émergent de nombreux blocs de marbre et de pierre, provenant sans doute des tombeaux et des édifices qui s'élevaient jadis sur ses bords. Leurs fines sculptures sont à demi effacées à leur base par le courant des eaux. Deux beaux ponts à cinq arches, également en marbre blanc, traversent la rivière. L'extrados des voûtes de ces ponts, privés de parapets, sont creusés de larges et profonds sillons, tracés par les roues des chars Aizaniens, car les habitants actuels de Tchavder-Hissar ne connaissent plus l'usage de ces véhicules.

(1) 1368^{m}

Dans le lit du Rhyndacus et sur sa rive droite surtout se voient de nombreuses pierres tombales Aizaniennes. Ce sont généralement de petits édicules surmontés d'un fronton et dont le centre représente une porte à deux battants fermée par un cadenas.

Le théâtre est situé non loin du temple, au nord-est. La scène et une partie des gradins, disposés sur seize rangs, sont assez bien conservés. Le reste du monument, et notamment la façade, présente une accumulation de décombres, composée de pierres énormes, de fûts et de chapiteaux de colonnes, dans le désordre le plus effrayant.

A première vue, on s'imagine que cet amoncellement de ruines est dû à quelque tremblement de terre; mais, avec un peu d'attention, on se convainc qu'il est dû à un affaissement du sol produit par le séjour des eaux. Au sud-est du théâtre se voient les ruines du stade avec six arcades latérales en bon état. Le reste du monument n'est qu'un amoncellement de ruines informes qui disparaissent sous des champs de blé.

Avant de quitter Aizani, nous allons encore une fois contempler longuement les majes-



Ruines du Théâtre Romain à Aïzani. 1437-92.

tueuses ruines de son temple. On s'arrache avec peine à cette vue, qui vaut à elle seule la peine d'entreprendre ce long et fatigant voyage.

Partis de Tchavder-Hissar à dix heures et demie, nous chevauchons à travers champs sur un plateau accidenté (643^{mm}) (1) mais bien cultivé. De nombreux villages émergent des champs de blé. Les maisons, recouvertes de planches tordues sous l'action du soleil et de la pluie, ont un aspect uniforme, triste et misérable.

Chose curieuse, dans presque chacun de ces villages, on est en train d'élever un minaret. Les villageois semblent s'être aperçus tous à la fois que cet ornement faisait défaut à leur hameau. Il est regrettable toutefois que cet amour du pittoresque s'exerce au détriment des monuments d'Aizani, vraies carrières où ces bons paysans viennent chercher les pierres de taille nécessaires à la construction de leurs minarets.

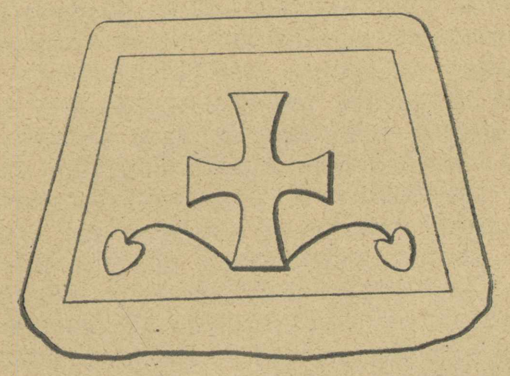
Les collines formant le plateau de Tchavder-Hissar aboutissent à une grande plaine (638^{mm}) (2), dénudée, bordée au sud par les

(1) 1131^{m}.
(2) 1393^{m}.

massifs du Mourad-Dagh, dont les sommets hardiment découpés sont couverts de neige. Des traces de chaussée romaine existent sur les bords de tous les cours d'eau, peu considérables, il est vrai, qui arrosent ce plateau. Les ponts primitifs en maçonnerie ont disparu et sont remplacés par des poutres. Beaucoup de tumuli, appelés *Euyuk* par les habitants du pays, se voient dans la plaine, le plus souvent groupés par trois; ils ressemblent à d'immenses taupinières. Les margelles des puits, disséminés dans la plaine, sont creusées dans des bases ou des chapiteaux de colonnes antiques avec la croix grecque pattée.

Au village de Nuhureh existe une statue de marbre blanc, d'un travail assez grossier, représentant un guerrier debout. Cette sculpture, encastrée dans le mur du café du village, a beaucoup souffert du vandalisme des habitants qui lui ont brisé le nez ainsi que toutes les parties saillantes du visage et les mains. A côté de cette statue se voit le couvercle d'un sarcophage, orné d'une croix et de pavots.

Nous arrivons, à la nuit tombante, au village de Guedjek et nous descendons au *mussafir-hané* ou maison destinée à abriter les étrangers.



Margelle de puits dans la plaine d'Altyn-tach.

Chaque village turc de l'Asie-Mineure possède un refuge hospitalier de ce genre, appelé *mussafir-hané*, où tout voyageur de passage trouve un abri pour la nuit et où les habitants pourvoient à son entretien. Une légère rétribution en partant, si l'on est en état de payer, est toujours reçue avec reconnaissance.

Mais ces *mussafirs-hanés* ne sont pas toujours propres, et l'on s'expose à s'y trouver en contact avec des compagnons peu agréables sans compter d'autres voyageurs installés avant vous ou qui arrivent pendant la nuit. Ces maisons sont généralement construites par un notable du village, à ses frais et à titre de fondation pieuse. Si le village est très pauvre, ses habitants se cotisent entre eux pour l'érection du *mussafir-hané* ou *oda*.

Celui de Guedjek est flambant neuf; son constructeur, *Imam* et relativement grand propriétaire, vient bientôt nous souhaiter la bienvenue et nous fait porter une nourriture abondante qu'il vient partager avec nous au cours du festin mangé avec les doigts; car les premières fourchettes seront introduites dans le pays par le chemin de fer lorsqu'il y en aura un. Notre hôte nous fait un cours de politique

à perte de vue. Sur l'étonnement que nous lui manifestons de le voir si bien renseigné sur les évènements remontant à quelque temps déjà, notre brave enturbanné nous répond qu'il a été forcé de s'abonner au *Journal Officiel* du Vilayet. « Mais ajoute-t-il, je plains « mon argent, car le journal me parvient fort « rarement ; le service postal est mal fait, et « les employés de la poste gardent mon jour- « nal et le lisent à ma place. »

Pendant et après le dîner, tous les hommes valides du village viennent nous visiter et nous demandent s'ils doivent désirer la construction du chemin de fer ou s'y opposer. Nous n'avons pas de peine à leur démontrer les avantages qu'ils en retireront et le débouché que leur créerait la grande voie projetée. « Sans doute, répondent-ils en chœur alléchés par le gain, nous vendrons à de bons prix toutes nos récoltes, qui pourrissent actuellement dans nos greniers, mais alors que ferons-nous l'hiver, privés de grains ? »

Le bon sens des paysans est proverbial chez nous, en Europe. La réponse de ceux qui nous occupent et qui résume l'opinion générale du pays prouve que leur peu d'intelligence oppo-

sera de longues années encore une barrière à l'introduction de la civilisation dans le centre de l'Asie-Mineure.

Harassés de fatigue, nous nous débarrassons avec peine de ces grands enfants et nous nous endormons sur des piles de coussins et de matelas que nous envoie notre hôte.

24 mai. — (639^{mm})(1). En selle à six heures, nous quittons notre demeure sans voir notre hôte, qui se cache pour ne pas devoir refuser la gratification que nous lui aurions donné, mais qu'un de ses parents, chargé de nous souhaiter bon voyage de sa part, n'a pas de scrupule à recevoir en son lieu et place.

En traversant le village, nous ne rencontrons que des femmes puisant de l'eau à la fontaine, et qui, à notre aspect, se couvrent le visage tout en nous suivant d'un œil curieux. Nous faisons un détour pour passer par le village de Kourt-Keuï, où le président de la municipalité de Koutahya nous a signalé des inscriptions.

Sur la place du village, une pierre funéraire, traversée par la conduite d'eau de la fontaine, est couverte d'une inscription comprenant

(1) 1381^{m}.

trente-trois lignes. Nous n'en donnons que la partie supérieure, car les villageois, assemblés pour nous voir copier ces caractères, incompréhensibles pour eux, nous assurent que des Frenks (Européens) en ont déjà pris des estampages à plusieurs reprises.

ΡΤΕΟ+ΙΜΟΖЄΥ ΥΧΟΥϹЄΝΘ

Η ⊗ ΠΡΟϹ ΗΑΤЄΙΑΝΜΙΑΥΟΟΗЄΝΘ

ΞΗΡΑΝЄΜΙΟ

En creusant les fondations d'une maison, on avait découvert, la veille même, une pierre avec cette inscription :

ΙΠΕΛΕΥ

ΟΔΕΕΙΙ

La plaine, que nous avons traversée la veille, un moment resserrée par les contreforts des chaînes de montagnes voisines, s'étend plus vaste que jamais devant nous. Notre baromètre varie pendant la journée de 640^{mm} à 645^{mm} (1).

(1) 1368^{m} à 1306^{m}.

D'immenses champs de blé, toujours des vestiges de voies romaines, fort peu de villages à l'aspect misérable, où de beaux lévriers noirs, errant en liberté le dos caché sous une couverture en lambeaux, constituent, avec la vue du Mourad-Dagh, notre seule distraction. Le long des ruisseaux barbottent d'innombrables oies et canards domestiques.

Près d'Altyn-Tach, village plus grand, mais aussi misérable que les autres, nous rejoignons la chaussée venant de Kutahya. Les murs de la mosquée d'Altyn-Tach renferment beaucoup de fragments de monuments antiques. Ce sont des morceaux de marbre sculptés ou recouverts d'inscriptions, des chapiteaux de colonnes, d'autels et de pierres funéraires. Le cimetière attenant à cette mosquée est plein de ces débris antiques, en partie taillés à nouveau.

A côté du petit pont sur lequel passe la chaussée moderne, nous trouvons une pierre nouvellement détachée du parapet avec cette inscription :

ΟΙΚΟϹΔΙΑΦЄΡѠΙ

Sur une autre :

ΥΠЄΡΤΗ

La plaine, qui se continue au-delà d'Altyn-Tach, est en grande partie en friche, quoique la terre en soit excellente.

Près du village d'Osmandjik (635 mm) (1) se voit une grande construction carrée en pierres de taille, qui ressemble à une tour percée de fenêtres.

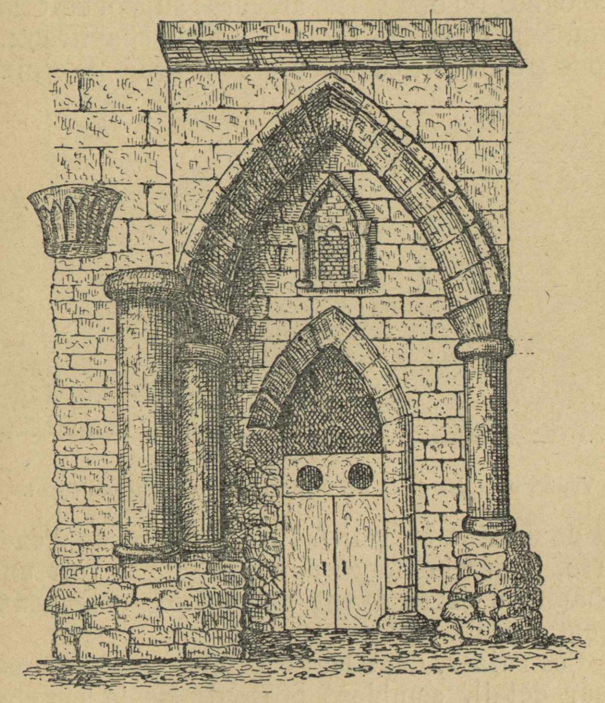
Les tumuli continuent, mais plus rares que dans la partie occidentale de la plaine.

Au village d'Eyrèt (633 mm) (2), presque sur la chaussée, les ruines d'une vieille construction attirent l'attention. La porte, enfoncée sous une ogive reposant sur deux colonnes de marbre blanc, est surmontée d'une niche, veuve de l'inscription qu'elle était destinée à abriter. A gauche, suspendu par son sommet, un chapiteau, simulant un tronc de palmier, repose sur le vide. La façade est tout en pierres de taille. En entrant dans ce bâtiment, qui sert actuellement d'écurie, trois nefs s'offrent à la vue.

---

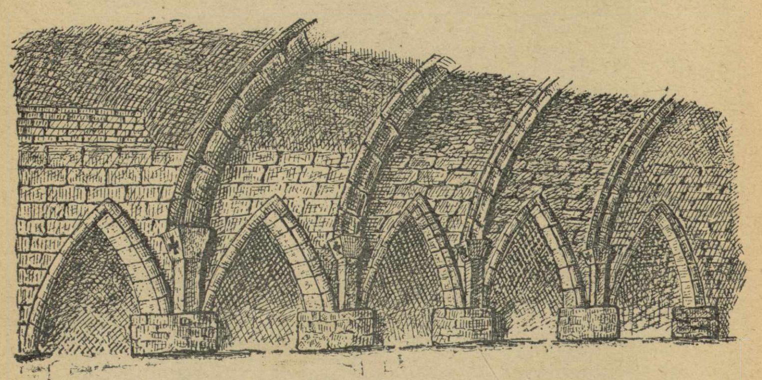
(1) 1431 m.
(2) 1456 m.

Celle du milieu, plus large, est séparée des nefs latérales par cinq voûtes ogivales, entre



Portail d'écurie à Eyret.

lesquelles quatre colonnes carrées sont encastrées dans le mur. Sur les chapiteaux des colonnes reposent les arcades supportant la voûte principale. Trois des huit chapiteaux, tous très frustes d'ailleurs, sont ornés de croix

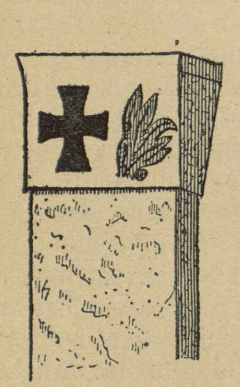
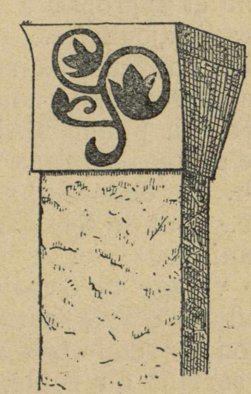


Voûtes ogivales de la nef centrale, dans l'écurie d'Eyret.

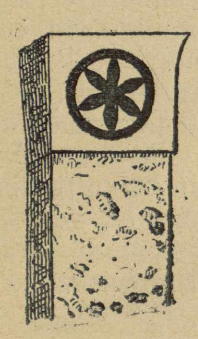
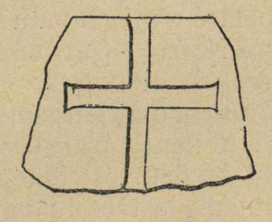
et de dessins en relief. Près de la porte d'entrée, à demi-enfoncé dans ce sol, se voit un chapiteau carré ayant pour tout ornement quatre croix pattées.

Ces ruines, dans leur ensemble comme dans leur détail, semblent provenir de la crypte d'une église fort ancienne et sont d'autant plus

remarquables, qu'il n'existe dans le pays au-

cun autre monument de ce genre. Il est en

tout cas évident que ce monument a été remanié et approprié à un autre usage par les Turcs Seldjoukides.

Une nouvelle bourrasque, entremêlée de pluie torrentielle, nous assaille en quittant Eyrèt. La plaine d'Altyn-Tach se continue aride et nue jusqu'aux confins sud du Mourad-Dagh. La chaussée s'engage dans un long défilé, dont la terre rouge accuse l'origine volcanique.

Le village de Guedjek, situé au milieu de ce défilé, dans sa partie la plus large, est une station thermale très appréciée dans le pays. En sortant du défilé, on débouche dans la plaine d'Afioum-Kara-Hissar, qui s'étend à perte de vue (639^{mm}) (1). Fort bien cultivée, arrosée par de nombreux petits cours d'eau, cette plaine est le centre de la culture de l'opium. Cet opiacé a même valu à Kara-Hissar (la Forteresse Noire) le surnom d'Afioum (ou opium) qui sert à distinguer cette ville d'une foule d'autres portant le même nom. On cultive là le pavot à fleurs blanches, jaunes ou violettes; quand la fleur est tombée, les paysans pratiquent dans la tête du pavot des incisions d'où

(1) 1381^{m}.

découle un suc blanc qui se fige aussitôt. Cette liqueur est l'*opium*. On la recueille en faisant des boules de la grosseur d'un poing, que l'on enroule ensuite dans les feuilles mêmes de la plante. La qualité de l'opium varie suivant la couleur de la fleur et surtout selon que les pluies ont été rares ou abondantes.

De nombreux restes de chaussée romaine aux dalles énormes se voient dans la plaine.

La chaussée moderne est par extraordinaire en excellent état.

La ville d'Afioum Kara-Hissar (639^{mm}) (1), que nous atteignons à six heures et demie, est bâtie au pied d'un immense rocher affectant la forme d'un pain de sucre, résultat d'un soulèvement volcanique très remarquable. Autour du principal cône s'est formée, sur une étendue de plusieurs kilomètres, toute une série de monticules rocheux, dont la hauteur diminue en raison directe de l'éloignement du soulèvement principal.

Afioum Kara-Hissar, située à l'entrée d'une grande vallée, d'où sort une rivière qui traverse cette ville, a été à moitié détruite, il y a deux ans, par un incendie. C'est une ville à

(1) 1380 m.

l'aspect riant, dont les habitants et les maisons respirent l'aisance.

Notre première visite est pour le *mutessarif*, un Constantinopolitain cette fois, qui veut nous loger chez lui. La crainte de perdre la liberté de nos mouvements nous fait décliner cette aimable invitation.

Nous rencontrons, en quittant le *mutessarif*, les deux notables arméniens, auxquels nous avions envoyé les lettres de recommandation que nous avait remises pour eux l'archevêque de Brousse.

Pour ne pas désobliger le *mutessarif*, dont nous n'avions pas accepté l'invitation, nous sommes obligés de refuser celle de ces braves gens, qui, prévoyant les déboires qui nous attendaient au han, rivalisaient d'insistance pour nous avoir chez eux.

Le seul *han* ou *caravanseraï*, existant à Afioum Kara-Hissar, — les autres ayant été détruits par l'incendie, — est une vieille construction fort sale, dont le rez-de-chaussée comprend les dépôts publics de marchandises et des écuries. L'étage au-dessus présente une série de chambrettes destinées aux voyageurs.

L'heure étant avancée, le cuisinier du han

est parti, fermant sa boutique. Heureusement pour nous, nos braves arméniens nous envoient force provisions sans oublier même l'avoine pour nos chevaux, et, chose précieuse entre toutes, de bons matelas bien propres qui nous permettent de passer une excellente nuit.

25 mai. — Deux zaptiés et un agent de police viennent nous chercher de bonne heure pour visiter la ville. Toutes celles que nous avons vues jusqu'ici se ressemblent; aussi ne dirons-nous rien d'Afioum Kara-Hissar. Ses monuments modernes n'offrent aucun intérêt historique, et il ne reste rien du temps des Seldjoukides, si ce n'est peut-être une inscription arabe illisible, encastrée dans la muraille de l'Oulou-Djamis, « ou Grande Mosquée », monument moderne dénué de tout caractère. Mentionnons pour mémoire la mosquée à deux coupoles, de construction turque, dite *Imaret-Djami* (la Mosquée de l'hospice). Construite par Guédik-Ahmed Pacha, elle fut réparée en 1210 (1795-1796), ainsi qu'il résulte de l'inscription en langue turque placée audessus de la porte d'entrée.

Non loin de là, au milieu d'un petit cimetière, se dresse le *turbé* ou mausolée de *Sahabèler-Sultan* et de sa famille.

Ce santon ou derviche est considéré comme un saint personnage, à en juger par la quantité d'ex-voto, consistant dans de petits morceaux d'étoffe multicolores attachés aux grilles du monument. La réputation de sainteté du personnage enterré dans ce *turbé* n'empêche pas ce dernier de tomber en ruines. Les tombes, qui se voient dans le mausolée, consistent en cinq morceaux de marbre, sur lesquels sont fort bien sculptées des arabesques, aussi belles que compliquées, et que leur style pur fait reconnaître pour le travail des ouvriers arabes attirés à Konieh par les sultans Seldjoukides. Les montants de la porte et des fenêtres sont ornés de marbres sculptés, provenant de monuments funéraires chrétiens mais sans inscriptions.

Près de *Yocary-Bazar-Mesdjidi* (la Mosquée du marché d'en haut), au-dessus d'une fontaine, se voit une autre pierre tombale chrétienne, dont les inscriptions sont très effacées.

De tous les points de la ville, on aperçoit la citadelle qui s'élève au sommet du haut rocher, dont l'altitude dépasse 400 mètres et au pied duquel est bâti Afioum-Kara-Hissar. On arrive à la forteresse par un chemin taillé

dans le roc et dont l'accès, jadis défendu par des murs crénelés, flanqués de tours, est devenu impraticable par suite de l'amoncellement des pierres détachées de ces mêmes murs.

Sur le chemin qui mène au château se voient un lion en marbre blanc et une tête d'homme barbu. La porte du château est surmontée d'une grande pierre, où une inscription arabe apprend au voyageur que cette place forte a été réparée par le sultan Seldjoukide Ala-Eddin Kaï-Qobâd, c'est-à-dire au commencement du treizième siècle de notre ère. Tout n'y est pas lisible. On distingue seulement les phrases suivantes :

A ordonné de réparer cette demeure élevée .... le sultan magnifié, grandeur du monde et de la religion, Kaï-Qobâd, l'argument du prince des croyants (c'est-à-dire du Khalife de Bagdad)...

L'intérieur est un monceau de ruines; trois citernes y sont creusées dans le roc, et nos guides nous montrent une cachette, découverte tout récemment, encore pleine de *dari* (millet), destiné à la nourriture des oies de ce nouveau Capitole! Quelques sacs de ce millet ont été transportés à la ville; le reste, dont une partie

jetée en pâture aux oiseaux sur les rochers voisins, mêlé aux décombres, provenant de l'excavation, commence à germer malgré les quelques siècles peut-être qui se sont écoulés depuis qu'il a été récolté.

On trouve, au milieu des décombres accumulés dans le château, de nombreux fragments de faïence couleur turquoise, de la belle époque, ce qui ferait supposer que, du temps de sa splendeur, cet édifice était autant un palais qu'une construction militaire.

Dans l'enceinte de la forteresse devait se trouver un kiosque ou belvédère, où les souverains Seldjoukides venaient respirer le bon air et jouir de la vue qui s'offre de tous côtés.

Cette vue est en effet splendide, et une poivrière, ressortant des murailles, en surplomb sur le rocher à pic, est disposée de façon à permettre d'embrasser d'une élévation de 400 mètres l'ensemble de ce beau coup d'œil.

Nous quittons Afioum Kara-Hissar, (640^{mm}) (1) par un soleil de plomb. La chaussée se dirigeant vers le sud traverse de beaux champs de blés, dont l'uniformité est interrompue par les plantations de pavots aux fleurs blanches. De

(1) 1368^{m}5.

nombreuses files de chameaux, toute une tribu d'arabes nomades, qui demandent l'aumône en chœur, et une longue suite de petits chariots, traînés par des bœufs minuscules, se succèdent sur la route.

A un moment donné, de furieux hennissements nous font tourner la tête. C'est la monture de notre saïs, qui, après s'être débarrassée de son cavalier et de nos effets parsemés sur la route, livre un combat furieux au cheval d'un jeune paysan qui cheminait de concert avec notre domestique. Le paysan désarçonné court après les deux roues de charrette dont son cheval était chargé et qui roulent toutes seules. Une demi-heure suffit à peine pour rattraper les combattants, raccommoder leurs sangles fort endommagées et recharger les bagages.

La plaine s'étendant au sud d'Afioum-Kara-Hissar est immense, et, quoique la terre en soit arable, elle est presque complètement en friche. C'est ici que commence la Lycaonie. A droite, le massif du Soultan-Dagh borde cet immense plateau, qui a plus de 1.500 mètres d'altitude. Au nord, la plaine se continue à perte de vue (643^{mm}) (1).

(1) 1331^{m}.

Le Soultan-Dagh, qui succède au Mourad-Dagh, est continué lui-même par la chaîne du Taurus. Cette suite de hautes montagnes forme la ligne de partage des eaux de l'Asie-Mineure, car le Taurus, après être arrivé aux confins de la Méditerranée, oblique au nord-est pour se continuer sous le nom d'Anti-Taurus jusqu'aux frontières de Perse.

Le haut plateau que nous traversons renferme plusieurs lacs, dont le plus grand, celui de Touz-Tcheullu (1), est salé.

Les environs immédiats de Tchaï, petite bourgade par où passe la poste, forment, avec leurs plantations de peupliers, une vraie oasis.

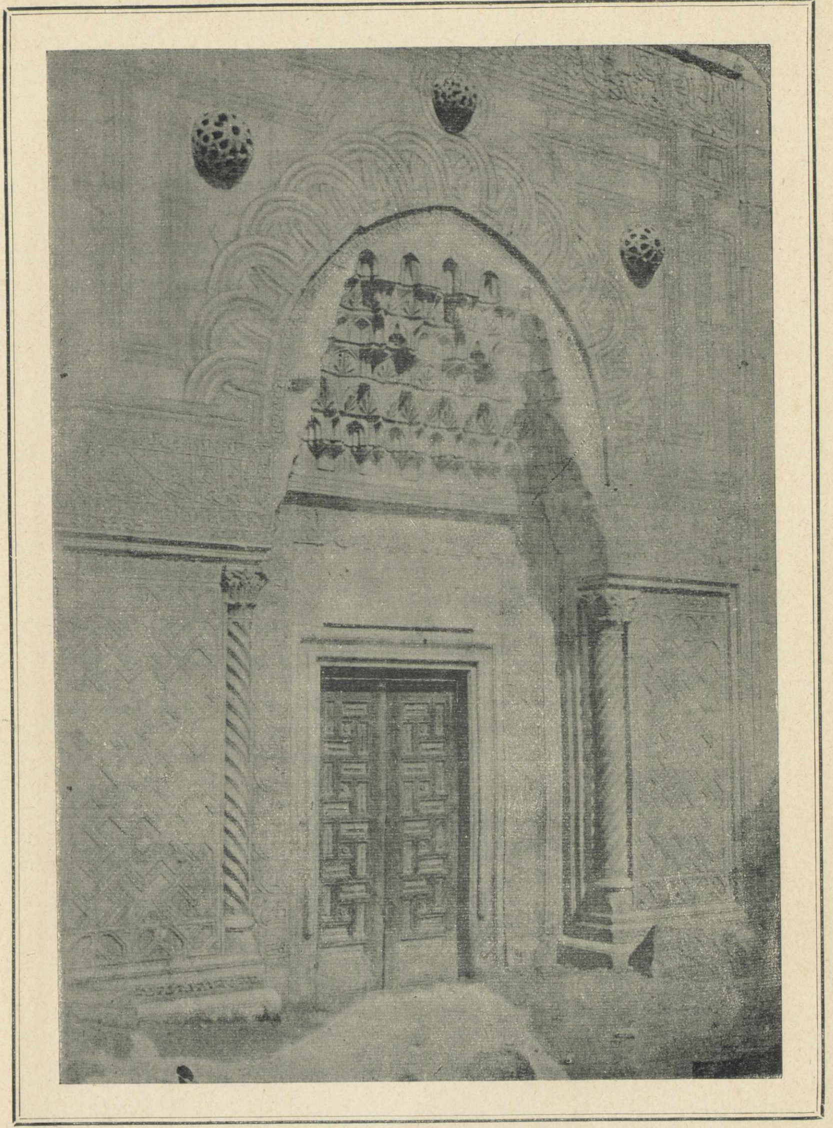
Tchaï est situé aux limites du *Vilayet* de Hudavendighiar (2) ou province de Brousse.

Cette bourgade (639^{mm}) (3) devait avoir quelque importance à l'époque des sultans d'Iconium, car elle renferme les restes d'un han ou caravansérai, datant de la domination Seldjoukide.

C'est une construction en pierres de taille avec une porte monumentale en ogive surmontée d'une inscription en arabe.

---

(1) Ou Touz-Gœl.
(2) Ou plutôt de Khodavendikiar.
(3) 1380 m.



Porte d'un Caravanséraï ou d'un vieuxhan à Tchaï. 1437-92.

Ce monument, comme d'ailleurs tous ceux datant de l'époque Seldjoukide, est du plus pur style arabe. Les inscriptions qui ornent ces édifices sont également toutes en langue arabe.

Il est évident qu'à la cour des Turcs d'Iconium l'influence persane, indiquée par les noms des sultans empruntés au Châh Nâmèh de Ferdousi (Kaï-Qobad, Kaï-Khosrau, etc.), était contre-balancée par celle des architectes et des artistes arabes fournis par les centres cultivés de la Syrie si voisine : Antioche, Alep et Damas.

Voici la traduction de la partie lisible de l'inscription arabe qui surmonte la porte de l'ancien caravansérai : « *a ordonné [la cons-* « *truction de] ce han sous le règne du grand* « *Sultan (Ghiyâth) eddin-Kaï-Khosrau.....* « *l'esclave impuissant, Yacoub. Date : an 657* « (1259) ».

Sur la porte d'un ancien *médressé* (collége), aujourd'hui transformé en magasin de grains, on lit également, en arabe : « *a ordonné de construire collège béni sous le règne du grand sultan Ghiyâth-eddin Kai-Khosrau...... l'esclave faible et qui a besoin de la miséri-*

corde du Dieu très haut, Aboûl-Hâmid Bônâ Omar (Que Dieu lui pardonne!). » La date précède.

Nous passons la nuit dans un *han* tout neuf et, par conséquent, propre. Le fils du supérieur général des Derviches Mewlévis ou Tourneurs, dont le siége est à Konieh, un tout jeune homme, loge sous le même toit, avec son harem et une suite nombreuse. Ce sont tous derviches portant le haut bonnet en feutre épais brun-clair, qui est leur signe distinctif. Le cocher même, qui fait partie de cette confrérie, est affublé de ce bonnet qui jure avec ses habits à la turque bleu de ciel et ses grandes bottes noires.

26 mai. Nous quittons Tchaï (640^{mm}) (1) de bonne heure, en même temps que les Derviches. Les femmes sont empilées dans deux simples charrettes à ressorts, recouvertes d'une toile blanche. Le futur grand maître des Mewlévis (cette dignité est héréditaire dans la famille de Djelal-eddin-Roumi) se prélasse par contre dans un beau landau conduit par le cocher en livrée bleu de ciel. Nous sommes destinés à nous rencontrer à chaque corps de

(1) 1368 m.

garde où nos gendarmes se relaient. A partir de Tchaï, les corps de garde n'étant pas riches en hommes, nos deux gendarmes changent à chaque relai, ce qui, à raison de six relais par jour, fait un déplacement de douze gendarmes que nous occasionnons. Si les voyageurs porteurs de *buyrultus* (permis de circulation comportant une escorte de gendarmes) étaient nombreux, toute la gendarmerie serait en mouvement du matin au soir, et les corps de garde resteraient avec leurs seuls caporaux pour parer à toute éventualité et escorter la poste.

Non loin de Tchaï, au nord, se voit le premier lac de la contrée. C'est le petit lac Eber traversé par la rivière Akar-Sou qui arrose la plaine d'Aphioum Kara-Hissar.

Les dernières grottes sépulcrales que nous rencontrons sont creusées au pied des contreforts inférieurs du Soultan-Dagh. Un torrent, dont le lit est à sec, sépare le Vilayet de Brousse ou de Hudavendighiar de celui de Konieh. La chaussée fort endommagée par les débordements de ce torrent s'arrête à ses bords pour recommencer de l'autre côté. Les frais de construction du pont devant relier la

route, incombant aux deux provinces à parts égales, mais, chacune d'elles voulant les mettre à la charge de l'autre, le pont n'est pas encore commencé. Il faut espérer que la Compagnie du chemin de fer qui passera un jour par là, mettra les deux provinces d'accord en construisant le pont à ses frais.

Quelques vestiges de voies romaines, de plus en plus rares, existent à droite de la route. A gauche, dans le lointain, dans les environs du lac Eber, se profile un pont romain au dos fortement surélevé.

Le bourg d'Isakli (643^{mm}) (1) est situé à trois heures de Tchaï. Il y existe un vieux han de la belle époque : sa porte est surmontée de stalactites au milieu desquelles se voit le lion, emblême de quelque sultan Seldjoukide. Ce han, très vaste, renferme une construction carrée en pierres de taille, dont chaque côté est percé à sa base d'une voûte ogivale. La partie supérieure du monument forme une petite chambre où l'on entre par un escalier pratiqué entre deux voûtes de la base. Cette construction devait être l'ancienne mosquée ou *Mesdjid* du han.

(1) 1331 m.

L'inscription arabe au-dessus de la porte extérieure de l'enceinte se rend à peu près ainsi : « [*a construit*] *cétte construction et le caravanseraï béni, sous le règne du sultan magnifié, du grand roi des rois, du dominateur des peuples, du sultan des sultans arabes et persans, Izz-eddin Kaï Kâous II, aide de l'islamisme et des musulmans, père de la victoire (que Dieu éternise son empire !), l'esclave faible El-mir, fils d'Ali, fils de Hoséin (que Dieu lui accorde une belle fin !) dans l'année 647 (1249-1250).* »

La route, déserte, se continue à travers un paysage plat et morne, dépourvu de végétation, sauf quelques champs de pavots et de rares bouquets de peupliers nouvellement plantés.

Nous arrivons à Ak-Chéhir (640^{mm}) (1), ce qui signifie « ville blanche », l'ancienne Philomélium, à 4 heures. Après avoir laissé nos chevaux et nos bagages au *han*, également flambant neuf, nous allons faire notre visite obligée au Caïmakam.

Ce dernier trônant en plein conseil nous fait, sur la présentation de nos lettres, un accueil charmant. Nos cartes topographiques

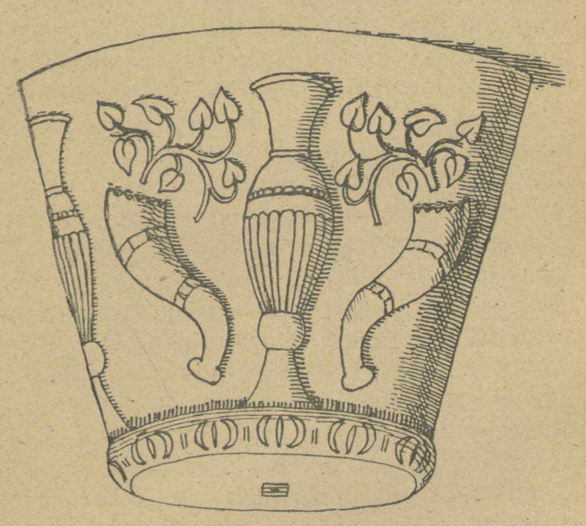
(1) Ou Ak-Chehr, 1368 m.

font son admiration, et il avoue ingénument n'en avoir jamais vu d'aussi complètes du vilayet de Konieh ! Après le café d'usage, deux agents de police et trois gendarmes, dont un gradé, nous sont octroyés pour visiter la ville.

Près du Konak (hôtel du gouvernement), sur la grand'route, se trouvent les ruines du *tach-médressé* (Collége de pierre). Dans la cour intérieure se dresse un beau portail monumental. A côté de la porte extérieure de ce monument, couchée à terre sur la route, une grande pierre, couverte d'une inscription arabe, mentionne le nom d'Izz-eddin Kaï Kaous II et la date de 659 de l'hégire (1261). Une autre, plus ancienne, nous reporte à Izz-eddin Kaï Kaous Ier et à la date de 610 (1214). Dans la cour intérieure gît un beau chapiteau de marbre blanc, orné de quatre amphores, séparées par autant de cornes de libations surmontées de pampres. Ce chapiteau doit provenir de quelque temple de Bacchus.

Attenant au *tach-médressé* est un turbé, dont la voûte à l'intérieur est ornée à la base d'une inscription tirée du Coran, en caractères Kioufiques, sculptés dans la pierre.

La ville d'Ak-Chéhir est construite sur le



Chapiteau en marbre renversé dans la cour du Tach Médressé, à Ak-Chéhir.

modèle de toutes celles que nous venons de visiter : des maisons en bois sans caractère et des rues tortueuses et étroites. Un torrent traverse la ville, endigué par un double parapet de pierres de taille, devant remonter à une époque fort reculée. Deux ponts traversent ce torrent. L'un a une arche, et l'autre, deux. Leurs voûtes sont en plein cintre. Le tombeau ou turbé de « Seïd Mahmoud Haïrani », situé dans un petit cimetière, est fort intéressant.

C'est un monument octogone en briques surmonté d'une voûte en pyramide. L'extérieur, autrefois recouvert de carreaux de faïence, n'en possède plus que quelques-uns de nuance turquoise délicieuse. Un de ces rares carreaux porte l'inscription suivante : « Ahmed, fils d'Abdullah, de Mossoul, m'a fait, » ce qui prouve qu'en 621 de l'hégire (1224), date que porte le monument, les sultans Seldjoukides faisaient venir les habiles fabricants de faïence des confins de la Perse. A l'intérieur, la voûte est entièrement recouverte de fort belles faïences. Trois cercueils de bois précieux noirci par le temps, mais admirablement sculptés et recouverts d'inscriptions pieuses, sont posés sur quatre pieds et occu-

pent le centre du monument, qu'on visite après s'être déchaussé.

Tout près de ce *turbé* se voit une petite mosquée, dans la façade de laquelle sont encastrés des fragments de marbres provenant de tombes chrétiennes. Quelques-uns de ces marbres portent des inscriptions très effacées; d'autres sont ornés de figures abîmées par le marteau. Au-dessus de la porte se trouve une rangée de dix carreaux de faïence, dont le centre formant octogone est bleu turquoise et les angles d'un bleu plus foncé.

La principale mosquée actuelle d'Ak-Chéhir, assez vaste monument, nommé «Imaret-Djami», a été construit en 916 de l'hégire (1510) et n'offre rien d'intéressant. A quelques pas de cette mosquée, dans le principal cimetière de la ville, se voit le tombeau du spirituel Nasser-eddin-Hodja, dont les facéties, souvent cyniques et les bons mots sont si célèbres en Orient. Ce tombeau consiste dans quatre morceaux de marbre surélevés, formant une caisse remplie de terre. Du côté de la tête un cippé de marbre, surmonté d'un turban d'étoffe verte, aux proportions colossales, porte l'inscription suivante, en langue turque :

« Voici le tombeau du défunt, du pardonné serviteur de Dieu, le pauvre Nasser-eddin effendi, 386. »

Cette inscription, d'ailleurs pleine de fautes d'orthographe, est récente, et la date, qui y est mentionnée, aura été inventée par le restaurateur du tombeau ; car, quoique l'époque à laquelle vivait Nasser-eddin-Hodja ne soit pas exactement connue, il est certain que ce dernier a existé bien après l'année 386 (999). Ce monument est surmonté d'un toit en surplomb, appuyé sur des colonnes de marbre, reliées entre elles par une grille de fer à laquelle sont suspendus, en manière d'ex-voto, d'innombrables petits morceaux d'étoffes multicolores.

Ak-Chéhir renferme les ruines d'une forteresse fort ancienne, dont les murs sont de pierres de taille de grande dimension. Dans une niche au-dessus de la porte de notre caravansérai est placé un lion de marbre bien conservé, trouvé dans les fondations pendant sa construction. Nous occupons la principale pièce du han, vaste construction assez propre, où nous avons la chance de trouver fort tard dans la soirée de quoi souper convenablement.

Il est vrai que l'habitude nous a rendus faciles sous ce rapport.

26 mai. Nous quittons Ak-Chéhir à 5 heures du matin (644^{mm}) (1). La nuit n'a pas été bonne, car la propreté de notre gîte n'était qu'apparente.

La ville est environnée, au sud, par de vastes jardins à travers lesquels passe la route, bien ombragée par de grands et beaux peupliers. A une demi-heure d'Ak-Chéhir, s'aperçoit le grand village de Bermendé, exclusivement habité par des Grecs. Bâti au pied du Soultan-Dagh et entouré de jardins et d'arbres, il se présente fort bien.

Dans toute la Turquie d'Asie, comme dans la Turquie d'Europe, les villages sont ou tout chrétiens ou tout musulmans ; d'ailleurs, dans ces derniers, les épiciers seuls sont chrétiens.

Dans les villes, les différentes communautés habitent des quartiers distincts.

A partir du *derbend* de Yilan Youssouf (645^{mm}) (2), près duquel existe un ancien pont turc à trois arches, commence la partie déserte de la plaine de Konieh, couverte d'une herbe

(1) 1319 m.
(2) 1306 m.

courte très clairsemée. Sur la route se succèdent sans interruption de longues caravanes de chameaux, en files de cinq ou sept, attachés l'un à l'autre et précédés d'un petit âne, à côté duquel marche le conducteur. Les chameaux sont chargés de blé. Aux chameaux succèdent de longues files de petits chariots, attelés à des bœufs noirs, de taille microscopique. Ces chariots méritent une mention spéciale.

L'essieu tourne avec les roues, produisant un grincement continuel qui énerve. L'usage de la poix n'est pas connu dans le pays. Les roues de ces chariots, appelés *kané*, sont composées de trois ou quatre pièces de bois juxtaposées, sans bandages de fer ou autres pour en éviter l'usure ou le bris. Leur forme exiguë les rends très maniables; mais, par cela même, le poids qu'il portent ne peut excéder une centaine de kilogrammes. Les *kané*, dont les roues sont composées de quatre pièces, sont plus grands, et le gouvernement en préconise l'usage. On rencontre à chaque instant des files de 50 à 60 de ces véhicules chargés de sacs de sels conduits par autant de Kurdes nomades.

Nous passons à midi par Ilidjé, dont le nom

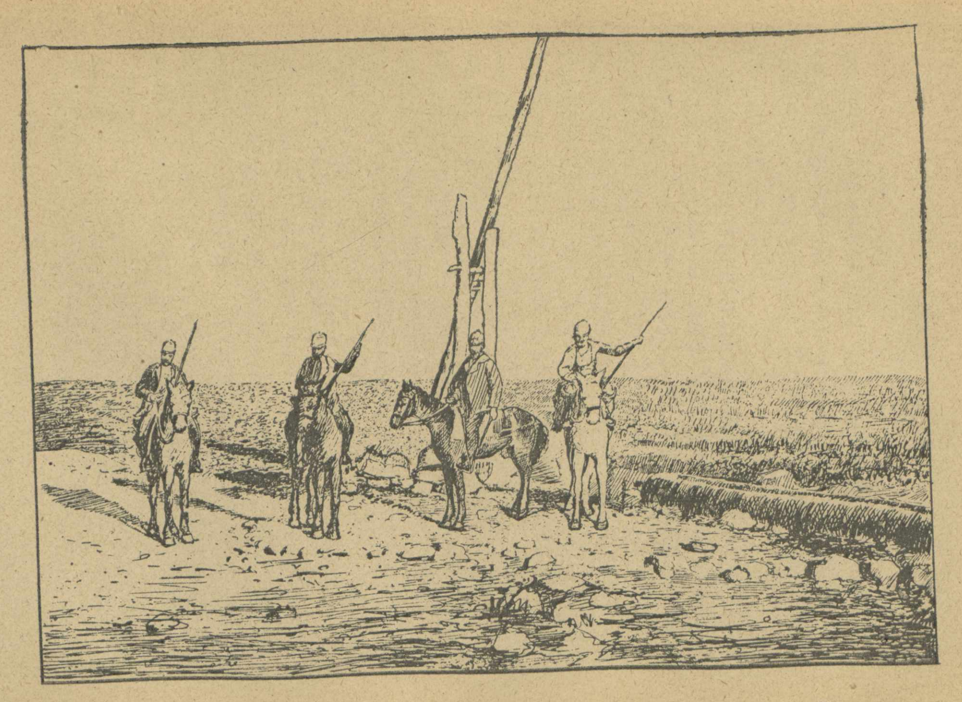
signifie « source d'eau chaude », et qui est en effet une station thermale.

Le *Tchélébi* de Konieh ou Supérieur général des Derviches Mevlevis ou Tourneurs y est installé depuis quelques jours pour y prendre des bains et aussi pour attendre son fils qui arrive justement de Magnésie. Nous envoyons à ce vénérable personnage une des lettres de recommandation que nous avons pour lui. Mais il faut attendre, pour avoir notre audience, que les épanchements paternels soient finis. Comme il règne à Ilidjé une température torride, qui y rend tout séjour, si peu prolongé qu'il soit, très pénible, nous remettons à une autre fois l'honneur de converser avec ce saint homme !

Ilgun, l'ancienne Tyriœum, est un petit bourg désert (643^{mm}) (1). Les monuments Seldjoukides qui s'y voient consistent en un bain et un *imaret* en ruines.

Les cours d'eau manquent complètement. De distance en distance, le long de la route, qui parcourt le steppe aride, sont creusés des puits à l'usage des caravanes. Une longue

(1) 1331 m. L'Atlas de Stieler indique Ilgun et non Ilgoun comme celui de Fr. Schrader.



Arrêt près d'un puits dans la plaine de Konieh aux abords de Kadin-Khan.

poutre, basculant sur une autre et au bout de laquelle pend un seau en bois attaché par une chaîne de fer, permet facilement au voyageur de puiser de l'eau.

La partie de la plaine s'étendant d'Ak-Chéhir à Kadin-Khan (le Caravanseraï de la Dame), où nous arrivons à sept heures, a une altitude de 1500 mètres environs. Kadin-Khan (633^{mm})(1) est une petite bourgade dont les maisons ont l'aspect de celles des villes de Syrie. Leurs toits en terre battue sont surmontés du rouleau de pierre destiné à faire disparaître, quand la pluie tombe, les crevasses produites par le soleil. On voit à Kadin-Khan une ancienne construction Seldjoukide, mal conservée, en pierres de taille, dénuée de toute ornementation architecturale. Elle a été élevée en l'an 620 (1223) par le sultan Ala-eddin Kaï-Kobâd, pour servir de caravanseraï. Son seul intérêt consiste dans les nombreux fragments de monuments anciens encastrés dans ses murs. Non loin de ce han, de chaque côté de la route, sont placés deux antiques lions de marbre de

(1) 1456 m. Ces altitudes et celle de 1600 mètres que déclare l'auteur pour la plaine d'Ak-Chéhir à Kadin-Khan sont excessives. Cette altitude, en effet, oscille aux environs de 1190 mètres seulement. C'est l'altitude du lac d'Ilgun, par exemple.

dimensions modestes. Ce genre de sculpture est relativement commun dans le pays.

28 mai. Nous avons encore logé dans un han neuf, assez propre, tenu par des grecs, et nous quittons Kadin-Kan à six heures par une belle matinée (634^{mm}) (1) de printemps.

Le paysage est triste et morne; une végétation maigre languit dans cette plaine aride. Non loin des dernières maisons du bourg, dans un cimetière dont les cippes de marbre, fort anciens, sont ornés de belles arabesques, se voient deux *turbés* aux voûtes coniques.

Près des vestiges d'une voie romaine, un chameau agonise. Victime d'un accident, la pauvre bête, qui a été abandonnée par son propriétaire, fait entendre des cris plaintifs en balançant à droite et à gauche son long cou pelé.

En avançant dans la plaine (632^{mm}) (2), la chaleur devient intolérable.

Ladik apparaît au sommet d'une élévation calcaire (628^{mm}) (3), elle-même environnée au sud et à l'est par une petite chaîne de collines se rattachant au Soultan-Dagh.

---

(1) 1443 m.
(2) 1469 m.
(3) 1519 m.

Ladik, dont la seule industrie consiste dans la fabrication des feutres et des tapis, occupe l'emplacement de Laodicée *Combusta* ou Kékaoméni. Ce surnom est motivé par la chaleur qu'il y fait. Avant d'arriver à ce misérable village, dont les habitations sont dans un tel délabrement, qu'on est surpris de les voir occupées, on traverse une grande étendue de terrain, couverte de fûts de colonnes, de chapiteaux, de frises et d'autres débris d'édifices somptueux. A en juger par ces antiques ruines, Laodicée *Combusta* a dû être une ville importante dans l'antiquité.

Nous changeons de gendarmes à Ladik. Le sergent du corps de garde, qu'une affaire appelle à Konieh, profite de l'occasion que nous lui offrons pour s'y rendre tout en nous escortant. Son sans-gêne est toutefois curieux. Soit par crainte de l'usure, soit à cause de la chaleur, toujours est-il qu'il revêt sa tunique d'uniforme, boucle au-dessus le ceinturon de son sabre, met ses bottes, mais glisse son pantalon dans son bissac. Le voilà donc à cheval en caleçon avec le mousqueton sur l'épaule.

Nous prenons un sentier de traverse pour rejoindre la route carrossable dont Ladik est

éloigné d'un kilomètre environ. Ce sentier, où se voient encore des restes de chaussée romaine, passe sur une colline près du sommet de laquelle (624^{mm}) (1) nous remarquons quelques ruines de constructions, que nos gendarmes nous disent avoir été autrefois un village bulgare !

La vraie plaine de Konieh commence à partir des collines de Ladik. Le paysage est d'une monotonie et d'une aridité désespérantes. Pas un arbre en vue, rien qu'une terre crayeuse, avec quelques rochers à fleur du sol et des plaques d'herbe menue et desséchée. A perte de vue, la route, confondue avec le steppe, se devine aux montants des puits, situés à d'égales distances le long du chemin comme des poteaux télégraphiques. Nous chevauchons péniblement par un soleil de plomb sans voir une seule habitation dans ce désert. Au nord-est, la plaine est noyée dans un brouillard qui plane très bas. On s'imagine à première vue que c'est un lac immense, celui de Touz-Tcheullu, distant de 80 à 100 kilomètres, et d'où provient le sel dont les chariots que nous rencontrons sont chargés.

(1) 1570 m.

Nous nous reposons un moment au corps de garde de Dokoüz-Hané, où se trouve une vieille construction Seljoukide, à la porte surmontée d'une inscription arabe, dont voici la traduction :

« *J'ai mis ma confiance en Dieu!* »

« [*A ordonné*] *la construction de ce caravanseraï sous le règne du sultan magnifié, Ghiàth-eddin Kai-Khosraü Ier, fils de Qylydj-Arslan II, père de la victoire, aide du prince des croyants, son ministre, l'humble serviteur, le pauvre qui a besoin de la miséricorde du Dieu Très-Haut, Hadji Ibrahim (fils de) l'Emir Lâdchân, à la date du mois de Moharrem 607 (juillet 1210). Œuvre d'Othman, père d'Abd-er-Rahman.* »

A l'intérieur de ce monument, qui sert d'écurie, se voit, au milieu d'une des dix arcades rangées sur deux lignes, une pierre avec une inscription funéraire en langue grecque.

Notre sergent de Ladik profite de la halte pour achever de s'habiller et revêtir son pantalon ; mais notre second gendarme, rencontrant par hasard son fils cheminant sur la route, le prend en croupe avec lui. Nous mettons encore trois heures et demie pour tra-

verser le reste de la plaine et nous arrivons enfin à Konieh à six heures (643^{mm}) (1).

Les intempéries de la saison, le soleil et le grand air surtout, nous ont rendus méconnaissables. L'épiderme de nos visages et de nos mains, hâlé moins par le soleil que par la réverbération, se détache par plaques. Quant à nos vêtements, usés, fripés, sans couleur, ils ont de la peine à se détacher de la selle des chevaux, éreintés eux aussi.

Nous descendons au han d'Essad-affendi, vaste caravanseraï moderne d'une propreté très médiocre, et nous logeons dans une grande pièce bien aérée, ayant pour tout mobilier un immense sofa, une petite table boîteuse, un unique escabeau et, dans un coin, une jarre en terre qui contient notre provision d'eau.

Après un souper qui nous paraît somptueux, nous nous endormons du sommeil du juste, ou plutôt du voyageur qui vient de fournir une traite de treize heures à cheval.

29 mai. L'habitude est une seconde nature, dit le proverbe. Quoique rien ne nous presse, nous sommes sur pied à six heures. C'est heu-

(1) 1331 m. L'altitude de Konieh est connue et de 1187 m. Voir Stieler et l'Annuaire du Bureau des Longitudes de 1887.

reux, car nous avons à peine procédé à une toilette fort sommaire, que deux jeunes gens bien mis, qui nous sont encore parfaitement inconnus, entrent dans la chambre. Après les souhaits de bienvenue et sans plus de préambules, nos inconnus nous invitent à dîner le soir chez eux tout en s'excusant sur l'heure matinale de leur visite. L'invitation faite et acceptée, les présentations ont lieu. Nos nouveaux amis, charmants jeunes gens d'ailleurs, sont des fonctionnaires de la Régie des Tabacs ; notre arrivée avait été annoncée de Constantinople.

Les voyageurs arrivant de la capitale sont rares, et c'est une bonne aubaine, quand on habite dans un pays perdu, de pouvoir causer avec eux d'un monde d'amis et de parents dont on se trouve si éloigné. Nous avons largement profité, pendant notre séjour à Konieh, de ces dispositions hospitalières et nous remercions sincèrement les membres de la petite colonie constantinopolitaine de l'accueil plein de cordialité qui nous a été fait.

Avant d'achever notre toilette, nous allons faire au Hammam voisin des ablutions prolongées, tout-à-fait de circonstance. En rentrant

au han, nous apprenons que, suivant les traditions hospitalières de la ville, nos visiteurs du matin nous ont envoyé l'eau potable destinée à notre usage.

Celle de Konieh, traversant des terrains crayeux, est blanche comme du lait, et son goût s'en ressent naturellement. Les habitants de Konieh laissent séjourner les eaux, pendant des années parfois, dans d'immenses jarres de terre. Plus l'eau est vieille, meilleure elle est; on la soigne comme chez nous le vin, et le porteur de celle qui nous est envoyée nous dit d'un air majestueux : « C'est de l'eau qui a trois ans, Messieurs. » En effet, elle est excellente et limpide comme du cristal.

Nous allons encore une fois, toujours avec nos gendarmes qui viennent nous chercher, faire la visite de rigueur au gouverneur de la province de Konieh.

Après la remise de nos lettres de recommandation et beaucoup de compliments échangés de part et d'autre, on nous attache comme cicerone un agent de police intelligent qui a pour mission de nous faire tout voir.

Konieh, l'ancienne Iconium, n'est qu'un amas de décombres. Les maisons, disséminées le long

de ses rues désertes, ont un aspect de délabrement et de misère qui attriste la vue. Ces maisons sont en terre et en torchis. Leurs toits plats sont formés de madriers placés l'un à côté de l'autre et recouverts de nattes grossières sur lesquelles est étendue une couche de terre glaise. Celle-ci abrite à la fois du soleil et de la pluie. Au milieu de ces maisons en terre, qu'un hiver rigoureux ou une pluie torrentielle réduit à l'état de ruines, surgissent celles des monuments datant de la brillante époque des sultans Seldjoukides d'Iconium.

Togroul Bey, petit-fils de Seldjouk, qui régna de 1055 à 1063, est le vrai fondateur de cette dynastie qui jeta tant d'éclat. Togroul Bey eut pour successeur son neveu Alp Arslan, célèbre par ses guerres contre les Byzantins, mort en 1073 et enterré à Merv, la capitale de ses Etats qui s'étendaient jusqu'aux confins de la Chine. Son fils Djelal-eddin Malik Chah, qui lui succéda au trône, doit la gloire de son règne à son grand-vizir, le vertueux Nizam-ul-Mulk.

Après la mort de Malik Chah, ses Etats se partagèrent en principautés des Seldjoukides de Perse, du Kerman et du Roum (pays des

Romains) ou Asie Mineure. Ce dernier Etat fut réellement fondé par Suléiman Ier, arrière petit-fils de Seldjouk Ier qui s'empara de Konieh sur les Grecs, en 1086. Son fils, Qylydj-Arslan Ier, fait le siège de Nicée, bientôt délivrée par les guerriers francs de la première croisade, en route pour les lieux saints. Après le passage de l'armée de Godefroy de Bouillon, les Seldjoukides se maintiennent encore dans la région centrale de l'Asie Mineure; ils guerroient toujours contre les Grecs, mais ils ont renoncé à de hautes visées. Cela dure environ cent vingt ans, puis viennent les Mongols. Les Seldjoukides de Roum, vassaux du grand empire d'Asie, ne furent plus que des collecteurs d'impôts au service des descendants de Djinguiz-Khan (Gengis-Khan). L'Anatolie vécut une cinquantaine d'années sous ce régime; puis cet Etat disparut et se fractionna en minuscules principautés indépendantes qui se firent la guerre les unes aux autres et finirent, au XVe siècle, par être absorbées dans l'Empire Ottoman.

Au milieu de la ville, sur une petite colline, s'élèvent les ruines du palais des sultans d'Iconium. La façade occidentale la mieux

conservée est percée de trois portes ornées de charmants motifs de décoration d'un très beau style arabe et surmontées d'inscriptions.

Celles-ci disent à peu près toutes la même chose. Voici l'une des plus complètes, celle qui surmonte la porte principale:

« *Au nom de Dieu, et que le salut soit sur*
« *son Prophète! A achevé cette maison de Dieu,*
« *le sultan magnifié, Ala-eddin, Kaï-Kobad;*
« *père de la victoire, fils du sultan heureux et*
« *martyr Kaï-Khosrau, fils de Qylydj-Arslan,*
« *fils de Masoud, aide du Prince des Croyants,*
« *par les soins du pauvre esclave qui a besoin*
« *de la miséricorde de Dieu, Ayaz l'Atabêki,*
« *administrateur. An 617* » *(1220).*

Deux rosaces en marbre de différentes nuances sont encastrées dans le mur, sur le haut duquel est disposée une rangée de cippes de tombeaux antiques, accolés deux à deux et formant niches.

Une des portes donne accès dans le parvis de la mosquée. A côté de l'entrée principale de cette dernière, se trouve le mausolée de ce sultan martyr, Kaï-Khosrau, mentionné dans l'inscription précédente. C'était le père d'Ala-eddin Kaï-Kobad, qui périt dans un combat

livré contre Théodore Lascaris, empereur grec, et qui est, pour cela, considéré comme un martyr de la foi musulmane. C'est un monument aux dimensions modestes, surmonté d'un dôme conique en briques (1).

Le tombeau du souverain Seldjoukide, le seul existant à Konieh, est entouré de six tombes renfermant les restes des membres de sa famille. Tous ces tombeaux sont recouverts de faïence bleu clair avec des inscriptions tirées du Coran en relief bleu foncé. Toutes ces faïences sont dans le plus grand désordre, par suite de remaniements postérieurs.

On y retrouve cependant le nom du *Sultan martyr*, dont les restes sont déposés dans ce monument : Ghiyath-eddin-Kaï-Khosrau Ier.

La mosquée rappelle celle d'Amr au Caire et paraît avoir été bâtie en deux fois.

Les parties est et sud du monument ne sont pas environnées de murs.

Le côté gauche comprend six rangées de sept colonnes chacune, soit en tout quarante-deux colonnes, qui, toutes de diverses formes et grosseurs, sont surmontées de cha-

(1) Au-dessus d'une fenêtre, on lit le nom de l'architecte, Youssouf, fils d'Abd-el-Ghaffâr.

Minaret de la Mosquée Indjé, à Konieh.

piteaux antiques de différents styles. On n'en trouve pas deux qui se ressemblent. Sur ces chapiteaux sont appuyées les poutres soutenant le toit en surplomb.

Le côté ouest de la mosquée contient quelques colonnes aussi, disposées au hasard, dont les chapiteaux, tous différents, sont de style arabe. Cette partie paraît avoir été édifiée ou reconstruite à la hâte.

Le mihrab situé au centre est orné de faïences d'un ton et d'un coloris délicieux. Une partie du mihrab étant en réparation, les ouvriers ont brisé tous les beaux carreaux émaillés qui les recouvraient, et l'on marche sur des débris informes de faïences. Ces carreaux émaillés sont très minces, et les ouvriers disent que, vu leur peu d'épaisseur, il est impossible de les détacher intacts des murs sur lesquels ils adhèrent au moyen d'un enduit très dur.

Le *Mimber* ou chaire de la mosquée est en bois, sculpté avec une délicatesse, un art et un goût, qui en font une pièce unique dans son genre.

Une petite inscription sculptée dans le bois, que l'on peut lire en gravissant cinq des mar-

ches du *Mimber*, porte le millésime 550 de l'hégire (1155) et le nom illisible de l'ouvrier, indiqué comme suit : « Œuvre du maître mecquois..., le pèlerin d'Akhlat. » Vis-à-vis de la façade du palais, en contre-bas de la colline, on voit les ruines d'un kiosque ou belvédère, autrefois relié au palais. Cette construction se compose à sa base d'un massif carré de maçonnerie épaisse dans laquelle sont creusées deux niches. L'une est encore ornée d'un lion en marbre, reposant sur une console; l'autre est vide. Au-dessus de cette assise, un pan de mur, percé d'une grande ogive se détachant sur le ciel, est tout ce qui reste du belvédère d'Alaeddin. L'arcade conserve encore une partie de son revêtement de faïences bleues. Le monument est entouré de débris de maçonneries et de décombres provenant sans doute des casernes et des cuisines du palais.

Cette partie de Konieh, qui environne le palais, devait être, du temps des sultans d'Iconium, le centre de la ville ou, du moins, le lieu où s'élevaient les plus beaux édifices, car tous les monuments anciens dignes d'intérêt sont situés aux alentours de cette colline.

La mosquée Indjé-Minaréli est ainsi sur-

nommée à cause de son hardi minaret, d'un travail exquis. Ce minaret, mince, très élevé, à deux galeries, penche d'un côté. Il offre jusqu'à son sommet des cannelures en relief, recouvertes de faïences vertes, formant des dessins variés. Le portail de la mosquée, en pierres de taille admirablement sculptées, est surmonté de deux bandes verticales entrelacées à leur base, chargées d'inscriptions arabes formant de gracieuses arabesques. On lit en caractères arabes, dans un coin :

« Œuvre de Kalous, fils d'Abdallah. »

A l'intérieur, le monument est revêtu également d'assez belles faïences et reçoit le jour par une vaste lanterne vitrée, percée au sommet de la voûte.

Une foule de constructions abandonnées ou occupées par de pauvres loqueteux sont disséminées autour de la mosquée Indjé-Minaréli. Les plus intéressantes sont le *médressé* « Dar-ul-Hadis » et le *turbé* d'Abd-el-Mumin, qui s'appelait autrefois la mosquée des *Magrébins*, ainsi qu'en témoigne l'inscription arabe qui nous apprend que cette construction fut restaurée en 674 (1275-1276), sous le règne de

l'avant-dernier des sultans Seldjoukides de Konieh, Ghiyath-eddin Kaï-Khosrau III.

Trois *coldjis* (gardes), de la Régie des tabacs, portant des lanternes énormes, viennent nous chercher le soir au *han* et nous mènent, à travers un dédale de rues désertes et complètement obscures, chez nos amis du matin. Nous y passons une agréable soirée en nombreuse compagnie et nous faisons largement honneur à un excellent dîner, au cours duquel nous refîmes connaissance avec le vin et les fourchettes, depuis longtemps perdus de vue.

30 mai. — Le *Médressé* de Kara-Taïlar est situé près des ruines du palais d'Ala-eddin. Son portail est unique. Tout en marbre blanc, orné de délicieuses et fines arabesques sculptées avec un art infini, ce portail est surmonté d'une inscription en arabe, retraçant la généalogie du sultan Izz-eddin Kaï-Kaous II et dont voici la traduction :

A ordonné (d'élever) cette construction bénie sous le règne du grand sultan, l'ombre du Dieu Très Haut, Izz-ed-dounya W'èd-din (splendeur du monde et de la religion), le victorieux Kaï-Kâous (II), fils de Kaï-Khosrau (II), fils de Kaï-Kobad, fils du sultan martyr Kaï-

Khosrau (1er), fils de Kylydj-Arslan (II), fils de Massoud, fils de Kylydj-Arslan (1er), Kara-Kaï, fils d'Abd-Allah, dans le courant de l'année 649 (1251-1252). Que Dieu pardonne à celui qui a construit ce monument !

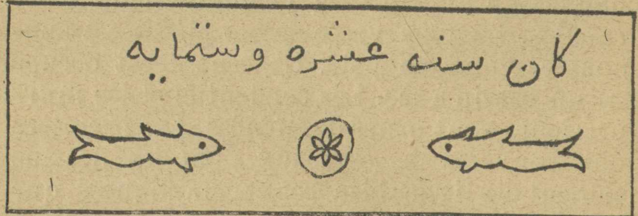
La famille des Kara-Taï, qui a fait élever ce collège, était une de ces familles turques qui avaient suivi depuis l'Asie Centrale jusque sur les pentes du Taurus la fortune des Seldjoukides.

Comme le gardien de ce monument est introuvable, nous y pénétrons en escaladant le toit au risque de nous casser cent fois le cou.

L'intérieur du *médressé* contient deux chambres à niveau inégal, communiquant entre elles. La plus vaste de ces pièces est surmontée d'une coupole. Le centre est occupé par un bassin à sec. Les pendentifs et les murs intérieurs sont ornés de faïences. Les premiers sont couverts de carreaux dont les dessins forment des lignes bizarres et compliquées, que l'œil finit par reconnaître pour des caractères Kioufiques se détachant en noir sur fond vert. Ces caractères, tantôt carrés, tantôt allongés, forment, réunis, le nom des quatre premiers Khalifes de l'Islamisme. Une bande, également

en faïence, règne autour de la coupole. Elle reproduit, toujours en caractères Kioufiques, la profession de foi musulmane. C'est d'une richesse de décoration inouïe, et l'harmonie des tons à la fois charme et éblouit la vue.

La citadelle de la ville : Inch-Kaleh (prononciation vulgaire pour *Itch-Kaleh*), autour de laquelle est creusé un fossé profond, est un monceau de ruines qui servent de carrière aux habitants de la ville. La porte qui y donne accès est un plein cintre composé d'une double rangée de larges briques plates. Dans la muraille encore debout est encastrée une grande pierre. Deux poissons, armoiries de quelque



Pierre sculptée du Château de Konieh (Inch-Kaleh).

souverain Seldjoukide, y sont gravés. Au-dessus s'y lit une inscription arabe avec le millésime de 610 (1213-1214), correspondant au règne d'Izz-eddin Kaï-Kaous Ier.

Le gouverneur actuel de la province de Konieh, au lieu de convertir tout bonnement la citadelle en prison, ce qui eût été facile après quelques réparations, fait construire une prison nouvelle derrière le *Konak* avec les matériaux enlevés à ce vénérable monument, dont il achève ainsi de ruiner les restes encore imposants.

Non loin de la forteresse se trouve le *turbé* de Turgutoglou Ahmet Bey. C'est un monument conique fort délabré dans lequel se trouvent cinq tombeaux, dont deux recouverts de faïences et les autres de marbres sur lesquels sont très finement sculptés des versets du Coran entremêlés d'arabesques.

Le *turbé* est entouré d'un jardin. La porte d'entrée est ornée d'un écriteau de marbre sur lequel on lit l'inscription suivante :

A ordonné la construction de ce cimetière [et de] ce turbé béni et noble, le grand et puissant prince Bek-Djésir, fils de Chah-Mir bek, fils de Turgut, sous le règne du grand sultan, roi des rois magnifié, dominateur des peuples, seigneur des sultans arabes et persans, le sultan Ibrahim, fils de Mohammed,

fils de Karaman, dans le mois de chewal de l'an 830 (1427).

Il s'agit dans cette inscription d'un prince de cette dynastie de Karaman qui avait succédé aux Seldjoukides et que les Ottomans finirent par détruire au commencement du XVIe siècle.

Dans un coin du jardin, nous lisons l'inscription funéraire suivante :

A été transporté de la demeure périssable à la demeure éternelle le défunt pardonné, heureux et martyr, le miraculeux d'entre les émirs et les grands... ce jeune homme qui n'a pas atteint l'objet de ses désirs...

Le reste manque. On devine un drame sous ces quelques mots. Il s'agit d'un jeune homme inconnu, tué à la guerre, rapporté à Konieh, enterré avec de grands honneurs par la famille de Turgut, dont c'est le tombeau.

Entrant dans une chapelle sépulcrale, relativement moderne, attenante au jardin, et soulevant par instinct une natte qui couvre le sol, nous y lisons, gravés sur une pierre bleue en-

castrée dans le pavé, les fragments d'inscription suivante :

ΗΒΟΥΛΗΚΑΙΟΔΗΜϹ
ΕΤΕΙΜΗΣΕΝ
ΓΑΝΤΩΝΙΟΝΤΥΡΑΝΝΟ
ΟΥΕΞΑΝΟΝΑΡΧΕΡΜ
ΟΕΩΛΟΝΣΕΒΑΣΤΩ
ΣΑΝΤΑ
ΧΕΣΑΝΤΑ

Nous visitons quelques autres *turbés* ou mausolées dont les principaux sont ceux de *Chéih-Sadr-eddin Koniehvi,* datant de 673 (1274-1275) (ce saint musulman était l'ami du fameux Djelal-eddin Roumi, dont nous parlerons plus loin) et de *Cheih Chehabuddin,* que la légende populaire prétend être le cuisinier du sultan Ala-eddin. Ces turbés sont disséminés au milieu de ruines informes habitées par des réfugiés.

Les murailles d'enceinte de la ville, bâties par Ala-eddin, n'existent plus. Elles ont été détruites complètement pour en utiliser les pierres. On voit encore les restes de deux tours à l'endroit où fut jadis la porte dite « de

Larenda », ancien nom de la ville appelée aujourd'hui communément « Karaman ».

Tout près de là, le joli portail en pierres de taille de la mosquée de *Sahib Ata* attire les regards par ses fines sculptures et son minaret en briques cannelées, sur lequel se voient encore quelques faïences. Nous retrouvons ici le nom de l'architecte arabe déjà mentionné plus haut (peut être un chrétien de Syrie) :

Œuvre de Kalous, fils d'Abdallah, qui a bâti la mosquée Indjé Minaréli.

En rentrant dans la ville moderne, on passe devant la gracieuse façade du *Sert-chali Medressé,* ce qui veut dire « le Collége de verre ». Cette école a été bâtie en 640 (1243-1244) pour les docteurs et étudiants du rite Hanéfite, un des quatre rites orthodoxes de l'islamisme.

Dans la partie Est de la ville est situé le tombeau de Djelal eddin Roumi, mort en 672 (1273), le célèbre fondateur de l'ordre des derviches Mevlévis ou Tourneurs et auteur du *Mesnevi,* poème persan en distiques. On sait qu'il était né à Balkh, l'ancienne Bactres, dans l'Asie Centrale. Les princes Seldjoukides l'avaient attiré à leur cour de Konieh.

Ce monument, surmonté d'un dôme conique très élevé, recouvert de faïences vertes et qui se voit de toute la ville, est environné par les différentes constructions du *teké* ou couvent des derviches tourneurs.

Le chef de cet ordre religieux, le plus puissant de la Turquie, est appelé *Tchélébi* ou seigneur de Konieh. C'est toujours un descendant de Djelal-eddin, dont la famille a la prérogative de ceindre à Constantinople le sabre aux sultans Ottomans et de leur donner ainsi l'investiture.

Lorsque nous allâmes faire visite au *Chéikh* actuel, il n'était pas encore revenu d'Ilidja. Aussi fûmes-nous reçus par le *Hafiz-i-Turbé* ou gardien du tombeau, auquel nous donnâmes les lettres que nous avions pour son chef.

Les derviches mevlévis sont fort accueillants. Aussi notre réception fut-elle très cordiale. Après qu'on nous eut servi des rafraîchissements variés, les portes du sanctuaire nous furent ouvertes. Pour s'y rendre, on traverse une cour spacieuse ombragée de beaux arbres et ornée de fontaines. Une mosquée très simple, bâtie par Sélim I[er] au commence-

ment du XVIme siècle, est attenante au tombeau. Ce dernier, très vaste, est orné avec la plus grande richesse. Une quantité de tapis de Perse de toute beauté recouvrent le pavé de marbre.

Dans un angle, on nous montra un vase persan de grande dimension, en cuivre ciselé, incrusté d'or et d'argent, d'une beauté et d'une finesse de travail telles, que les derviches prétendent que c'est une œuvre merveilleuse trouvée au fond de la mer dans le Golfe Persique !

Le tombeau de Djelal-eddin, caché sous des cachemires des Indes et des couvertures de grand prix, est entouré d'un grillage très élevé en argent massif doré. Au-devant, pendent du plafond cinq grandes lampes en verre de différentes couleurs, fort anciennes, semblables à celles que l'on admire dans le musée arabe du Caire.

Une multitude de lampes d'argent et d'œufs d'autruches pendent également au plafond. Les murs sont peints à l'huile avec beaucoup d'art.

Une quarantaine de descendants de Djelal-eddin sont aussi enterrés dans ce mauso-

lée, le seul peut-être de l'Asie-Mineure qui soit entretenu d'une façon irréprochable.

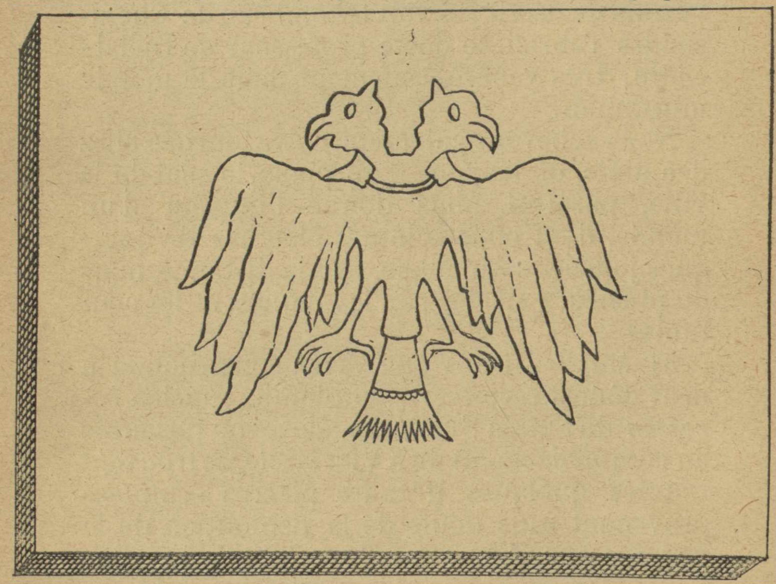
Dans les environs du monument que nous venons de décrire se voit le tombeau de Chemsuddin Tébrizi, le docte professeur de Djelaleddin, très vénéré également dans le monde musulman.

Nous achevons gaiement notre tournée chez des amis, où les sons d'un piano, le seul de la ville, paraît-il, nous donne l'illusion d'un monde, dont nous sommes éloignés de quelques journées seulement par la distance, mais de plusieurs siècles par les mœurs et les coutumes.

31 Mai. — Dans une vaste construction à neuf dômes recouverts de plomb, appelée *bezesten* du Sultan Suléiman, élevée ou restaurée au commencement du XVIme siècle, se trouvent réunies quelques grandes pierres sculptées provenant sans doute de la démolition de la forteresse et des murs d'enceinte de la ville. Le faucon, emblême des souverains Seldjoukides, s'y trouve souvent représenté parfois à une tête, parfois à deux.

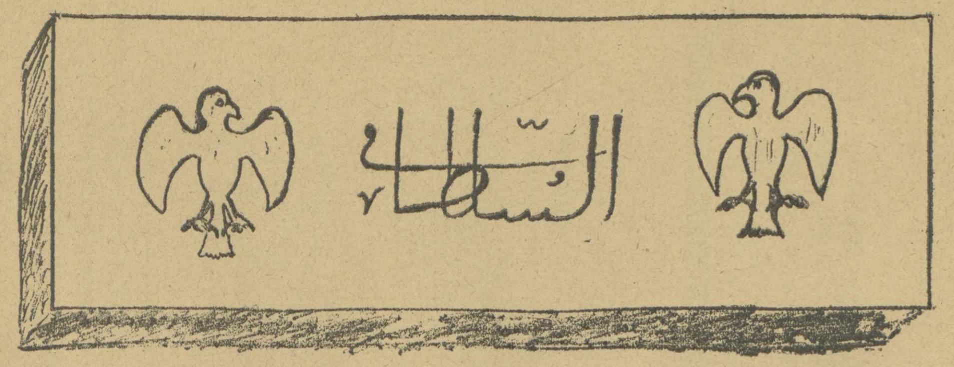
Parmi les sculptures, les suivantes offrent le plus d'intérêt :

Un ange ailé de grande dimension et d'un assez beau travail persan ; le costume de cet ange est persan; il porte la fameuse tiare popu-



Faucon Seldjoukide bicéphale, provenant du château Inch-Kaleh, à Konieh.

larisée chez nous par les miniaturistes du Châh-Naméh; ce travail doit remonter au commencement du XIIIme siècle et avoir pour auteur



Pierre sculptée, encastrée dans les murailles du Château de Konieh (Inch-Kaleh).

quelque artiste persan attiré à Konieh par les grandes constructions d'Ala-eddin Kaï-Kobâd et de ses successeurs;

Trois fragments antiques en haut relief, représentant : le premier, un rhinocéros poursuivi par une licorne; le second, un éléphant poursuivi par un cheval ailé; le troisième, un groupe de trois guerriers, dont l'un est assis tandis que les deux autres, debout, tiennent, l'un de la main droite un casque, l'autre de la main gauche une torche allumée.

On voit aussi quelques pierres avec les mots *el Sultani* (édifice impérial), sculptés assez finement en relief entre deux faucons.

Ce vieux bazar abandonné, dont la clef est gardée avec un soin jaloux par la municipalité de l'endroit, est donc un vrai musée, créé par quelque gouverneur ami des antiquités nationales et oublié depuis. Ce n'est pas sans un serrement de cœur que l'on y retrouve les quelques pierres sculptées échappées par miracle à la destruction en grand des vieilles murailles célébrées par les voyageurs.

Le portail du *turbé,* dit *Aya-Sofia*, construit en 824 (1421), offre quelques jolies et fines sculptures dans le plus pur style arabe.

Il porte l'inscription suivante en langue arabe :

« *A construit ce local, sous le règne du Sultan Mohammed Ala-eddin (que Dieu éternise son empire!) le bienfaiteur, l'honnête Mohammed ben-el-Hadj Khas-bek el Hatibi (que Dieu élève son rang!). Il en a fait une demeure pour ceux qui récitent le Coran par cœur.* »

Le sultan, dont il est question ici, est un des princes de la dynastie de Karaman.

Le turbé de Chéikh Ata, datant de l'année 668 (1269-1270), est un des plus beaux de Konieh. Son portail en pierres de taille est admirablement fouillé; mais ce qu'il y a de plus remarquable, ce sont les magnifiques faïences dont il est décoré à l'intérieur. Deux chambres carrées, entièrement recouvertes de faïences aux dessins variés où le bleu pâle domine, communiquent entre elles par une porte surmontée d'une fenêtre ogivale. Cette fenêtre est garnie d'un grillage à jour, également en faïences d'une beauté et d'un travail tels, qu'ils le rendent unique dans son genre. Cette fenêtre est datée de l'année 675 (1276-1277). La première chambre sert de mosquée,

la seconde contient six tombeaux ornés de faïences bleu foncé sur bleu pâle, parmi lesquels on retrouve celui du constructeur de ce monument : *Ali, fils de Hosein, fils d'El-Hadj-Abou-Bekr,* qui portait le surnom honorifique de Fakhr-eddin (Gloire de la religion) et qui fut premier ministre de l'avant-dernier prince Seldjoukide de Konieh, Ghiyath-eddin, Kaï Khosrau III.

Nous allons faire visite à un pacha, gros propriétaire très influent dans la ville. On le dit possesseur d'un sarcophage de marbre qu'il croit être de grande valeur et n'aime pas à montrer. Au cours de notre entretien, l'autorisation de voir l'objet précieux nous est accordée, mais le pacha nous prévient que le sarcophage est enfermé dans une caisse dont le couvercle seul est enlevé. Nous constatons, en effet, que le sarcophage, actuellement remisé dans un jardin et trouvé, paraît-il, dans un champ à quelques lieues de la ville, il y a trois ans, n'est guère visible.

Eloignant sous un prétexte quelconque le domestique qui nous avait accompagnés, nous faisons briser immédiatement à coups de maillet, par les jardiniers mêmes du pacha,

une des parois de la caisse. Nous leur fîmes laver aussitôt à grande eau la face principale du sarcophage, encore couvert de terre, et nous finissons de la photographier lorsque arrive le domestique, tout effaré de notre hardiesse.....! Le sarcophage est en marbre blanc. Sur la face principale, on voit un philosophe barbu, tenant un rouleau dans la main droite. Il explique une leçon à une jeune femme, dont la main droite tient aussi un rouleau et qui, de la main gauche, cache sa gorge. Les figures et les draperies sont très finement sculptées. Entre les deux personnages est un cartouche vide destiné à recevoir une inscription. Les hauts et les bas-côtés sont ornés chacun d'une tête de Méduse bien sculptée. Le quatrième côté ne porte rien. Trois lions de marbre, d'un travail assez grossier, se voient encore dans le jardin du pacha.

Dans la cour de la fabrique de salpêtre de Konieh, se trouvent rassemblés quatre lions également en marbre, dont l'un est d'un travail tellement barbare, qu'on serait tenté de le regarder comme un ouvrage musulman.

Deux de ces lions ont été peints en jaune avec la gueule rouge, ce qui leur donne un

aspect grotesque. Le plus grand de ces lions et aussi le mieux sculpté a la patte droite posée sur une tête de taureau.

Un ami obligeant nous mène dans la cour d'une maison en construction, dans les fondations de laquelle ont été trouvés de gros blocs de pierre portant des inscriptions. Informations prises, un grand nombre de pierres bleuâtres, dont sept avec inscriptions, ont été déterrées quelques jours auparavant.

Quatre de ces dernières ont déjà été mises en pièces et ont servi à la construction des murs de la maison. Nous copions les inscriptions suivantes sur les trois pierres existant encore, mais qui devaient incessamment subir le sort des autres. Ces inscriptions, qui sortaient de terre, sont inédites; elles doivent déjà ne plus exister.

Une partie de notre après-midi est consacrée à la visite des environs du sud de la ville.

La campagne, plantée d'arbres rabougris, venant assez mal dans un terrain peu propre à la culture, est aussi parsemée de tombeaux datant de la domination Seldjoukide et tous en ruines comme bien l'on pense. Le seul qui porte encore une inscription est celui que le

Première Inscription

DRIA
NI · TRAIANI
DIVI · NERVAE · AD
TI · M · AVR ELLIO
NONINO · PIO · AVG · PART
MAX · BRIT · MAX · PONT
MAX · TRIB · POT · XV
IMP · II · COS · III · P.P.

COL · AEL · HADRI
ANA · AVG · ICONIEN
SIVM

Deuxième Inscription.

L AELIO CAESARI
IMPTRAIANIHADR
ANI AUG PONTIFI
CISMAXIMITRIB
POT XXI IMP II COS
III PPFILDIVI TRAIA
NI PARTHICINEPO
TIDIVINERVAE PRO
NEPOTI TRIBPOTES
COS II COL AELIAH
DRIANA AVG

Troisième Inscription.

ΑΙΑ ΘΗ ΤΥΧΗ
ΙΟΥΛΙΟΝ ΠΟΠΛΙΟΝ
ΠΟΝ ΚΡΑΤΙCΤΟΝ ΕΠΙΤΡΟ
ΤΟΝ ΑΙΝΕΙΑ ΚΑΙ ΛΙΚΑΙ
Ο CΥ ΝΗ ΠΑΝΤΑC ΥΠΕΡΒΑ
ΛΟΜΕΝΟΝ ΟΝ ΟΥ ΠΡΟ ΑΥΤΟΥ
Λ Κ Α Λ ΠΟΡΕCΤ Η Ι ΡΙΝ ΚΕΥ
ΚΑΙ ΛΟΓΙCΤΗ Τ Η Λ Α ΜΠΡ Α C
ΕΙ ΚΟΝΙΕ ΩΝ Κ ΟΛ ΩΝΙΑ C Ι Ο Ν
Ε Α Υ ΤΟΥ Κ ΑΙ ΤΗ ΠΑ Τ ΡΙ
Α Ο C ΕΙ C ΠΑ Ν Τ Α Ε Υ Ε Ρ
ΓΕΤΗ Ν

peuple appelle Atechbaz-Veli (le saint artificier), peut-être à cause de feux-follets signalés jadis à l'entour; mais il renferme les restes d'un santor nommé Chems-eddin, ainsi qu'il résulte de la lecture du texte suivant, que nous traduisons de l'arabe :

« *Ce tombeau* (*est celui de*) *l'heureux martyr Chems eddin, fils de Youssouf, fils d'Izz-eddin. Il a été transporté vers la miséricorde*

du Dieu très haut dans le mois de Rédjeb de l'an 684 (milieu de septembre 1285).

Cette date correspond au commencement du règne de Ghiyâth-eddin Massoud, dernier sultan Seldjoukide de Konieh.

Le village de Mérâm (ce qui veut dire objet des désirs), distant d'une heure de Konieh, sert de villégiature aux habitants aisés de la ville. Dans une gorge étroite, aux pieds du Soultan-Dagh, est bâti le gros village de Sillé, exclusivement habité par des grecs ne parlant toujours que le turc.

Le reste de la journée est employé à nos préparatifs de départ et à la location d'une voiture qui nous portera à Dinaire, la station *terminus* du chemin de fer de Smyrne à Aïdin.

1er juin. 643mm (1). Nous quittons Konieh à 5 heures du matin dans un landau, le seul de la ville, attelé de deux solides chevaux du pays qui courent la poste. Notre *saïs*, ramenant nos chevaux de selle à Brousse, voyage de conserve avec nous. Quant à nos deux gendarmes, en retard comme les carabiniers d'Offenbach, ils nous rejoignent quelques heures après.

(1) 1333 m.

Le paysage desséché et aride n'a pas changé, et la voiture nous offre l'avantage de nous dérober aux ardeurs d'un soleil de plomb.

De Ladik à Kadin-han, où nous arrivons à 3 h. 1/2, la route est couverte de files non interrompues de chameaux chargés de grains et de petits chariots « Kane » des deux types, déjà décrits, chargés de sel.

Nous refaisons connaissance avec notre han, où l'agent de la Régie des tabacs turcs, un tunisien parlant un peu français, échoué dans ce pays à la suite de tribulations sans nombre, nous égaye par ses récits de voyage.

2 juin. A une quinzaine de kilomètres de Kadin-han que nous quittons à 4 heures du matin (629^{mm}) (1), pendant un arrêt en plein steppe (641^{mm}) (2), notre cocher s'aperçoit que l'essieu mal graissé de sa voiture s'est tellement échauffé, que l'axe tout brûlant de la roue annonce un commencement de combustion. Notre intelligent automédon ayant oublié sa clef à Konieh, il est impossible de dévisser l'écrou de la roue et conséquemment de porter remède au mal. Nous nous y essayâmes vai-

(1) 1506 m.
(2) 1356 m.

nement pendant quatre longues heures sous un soleil de plomb.

Notre saïs, qui s'était attardé à Kadin-han, vient heureusement nous tirer d'embarras en apparaissant avec nos chevaux que nous sommes heureux de pouvoir enfourcher jusqu'à Ilgoun.

Nous y trouvons, après bien des recherches, une mauvaise charrette, sans tente et sans ressorts, traînée par des haridelles qui nous inspirent une profonde pitié; mais notre cocher est un vieux petit *tatare* qui sait conduire ses chevaux ou plutôt qui ne craint pas de les crever.

Nous courons la poste d'un train d'enfer, et nos zaptiés ont peine à nous suivre. Tels qu'ils apparaissent auprès de notre misérable charrette, nos gendarmes ont plutôt l'air de surveillants que de protecteurs.

Nous arrivons, à la nuit tombante, à Ak-Chéhir, complètement brisés par six heures de cahotements continuels.

3 juin. Nous partons à 4 heures (640^{mm}) (1) dans un solide landau cette fois, attelé de deux magnifiques chevaux que nous avons réussi

(1) 1368 m.

à trouver après beaucoup de peine. Le cocher est un tatare, aux yeux bridés, émigré de Russie.

En passant par Isakli, nous trouvons ce bourg désert. Toute la population valide, hommes, femmes et enfants, est occupée à exterminer les sauterelles dont de nombreux vols se sont abattus dans les champs.

A Tchaï (640^{mm}) (1), nous bifurquons à gauche, quittant la chaussée pour nous diriger au Sud-Est vers Dinaire, le point terminus de la ligne d'Aïdin à Smyrne.

Notre voiture s'engage dans une immense ornière que le passage continuel d'innombrables caravanes a changé en route. Celle-ci traverse tout le massif du Soultan-Dagh sur lequel est situé le village Karadja Viran (637^{mm}) (2).

Tout le long du chemin, des files de chameaux et de chariots, des tribus entières de Turcomans et de Yourouks (nomades d'Asie-Mineure) nous disputent l'étroit passage. Toute cette cohue se rend à Dinaire.

Par ci par là, des tentes noires, carrées,

(1) 1368 m.
(2) 1405 m.

marquent le campement de quelques-unes de ces sauvages tribus.

Nous arrivons à 5 heures au village de Guénéli (642^{mm}) (3), situé aux confins d'un petit plateau couvert de verdure.

Dans le petit han du village, à peine achevé, on nous donne une cellule dont les murs en terre sont hérissés de végétation. C'est au milieu de cette plantation de blé que nous passons la nuit sans souci des rhumatismes, persuadés que nous ne partageons pas au moins notre couche avec des hôtes incommodes.

4 juin. En route à 5 heures, nous rencontrons, non loin de Guénéli, au Sud-Est, des vestiges d'une voie romaine secondaire. Notre voiture tantôt suit le lit d'un torrent, heureusement à sec, tantôt gravit des pentes rocheuses qu'il faut redescendre bientôt après. Ces descentes au milieu des roches jetées au hasard sont des plus pénibles.

Pour éviter le bris de la voiture, l'un de nous la retient par derrière tandis que l'autre monte alternativement tantôt sur le marche-

(3) 1313.7.

pied de gauche tantôt sur celui de droite pour l'empêcher de verser.

Nous luttons ainsi pendant trois heures jusqu'à ce que nous ayons dépassé les sauvages défilés de Kiz-Kapan (630^{mm}) (1), coupe-gorge célèbre qui aboutit à un plateau à peu près uni, verdoyant et environné de montagnes, où se voit le gros village de Tatarlar Alp Arslan (632^{mm}) (2).

Le plateau dépassé (620^{mm}) (3), le pays redevient montagneux et désert. Le chemin étroit, en forte pente, creusé dans les rochers par le passage continuel des caravanes, côtoie le lit profond d'un torrent.

Des milliers de chameaux et de chariots, conduits par des Kourdes, des tribus entières de Zéïbeks et de Turcomans, qui émigrent à cette saison de l'année, nous croisent en tous sens. Nous sommes à plusieurs reprises obligés de dételer nos chevaux et de garer la voiture pour laisser passer les chariots.

Souvent nos gendarmes sont sur le point d'en venir aux mains pour nous permettre

(1) 1494 m.
(2) 1468 m.
(3) 1621 m.

d'avancer au milieu de la foule pendant que nous nous livrons à un travail d'acrobate pour empêcher notre voiture de se mettre en pièces. Ce pauvre landau, abandonné à son seul cocher, n'aura jamais pu retourner intact à Ak-Chéhir !

Dinaire apparaît au milieu des montagnes. Dans la vallée étroite s'aperçoit la ligne du chemin de fer, et le sifflet aigu d'une locomotive résonne joyeusement à nos oreilles.

Dinaire, l'ancienne *Celœna*, que nous atteignons (657^{mm}) (1) à six heures, est une petite ville à l'aspect riant, traversée par une rivière qui jaillit comme une source des flancs de la montagne et se jette dans le Méandre dont la source n'est pas éloignée.

Son importance a centuplé depuis qu'elle est la tête de ligne du chemin de fer de Smyrne-Aïdin. Les abords de la gare sont assiégés par des milliers de chariots et de chameaux, qui, amenant à Dinaire les produits de l'intérieur, attendent leur déchargement.

Malgré l'affluence des voyageurs à Dinaire, ou plutôt à cause de cela, son grand han est le plus sale que nous ayons encore rencontré sur notre chemin.

---

(1) 1159 m.

Nous faisons déloger avec peine une demi-douzaine d'individus installés dans la pièce principale du han bondé de voyageurs; mais ne trouvons qu'un matelas pour nous deux. D'innombrables ennemis, révélant leur existence la nuit, nous empêchent de fermer l'œil.

5 juin. Un train de voyageurs part chaque jour de Dinaire; mais le trajet jusqu'à Smyrne (environ 500 kilomètres) s'effectue en deux jours avec transbordement à Aïdin, où il faut passer la nuit.

Nous préférons, dans ces conditions, retenir deux places dans le fourgon du train de marchandises qui doit partir à 4 heures du matin.

Arrivés à la gare un quart-d'heure plus tôt, nous trouvons tout le monde endormi. C'est à grand'peine que nous réveillons le chef de gare, et notre train qu'on avait oublié se met péniblement en route à 4 h. 1/2.

La compagnie du chemin de fer admet les voyageurs dans le « Break Van » ou voiture de serre-freins, attelée en queue du train de marchandises. Le nôtre est composé de quarante-deux wagons chargés de céréales.

La voie ferrée qui suit tout le temps la vallée du Méandre, encastrée de hautes mon-

tagnes arides, côtoie d'abord, au Sud-Est de Dinaire, le petit lac salé de Tchuruk-Sou, qui paraît couvert d'une croûte de sel.

La vallée, à partir du lac, est couverte de figuiers, de vignes, d'arbres fruitiers de toute nature, de chênes à vallonée, de champs de blé et de pavots. Partout d'anciens canaux d'irrigation cimentés, dont quelques-uns servent encore, arrosent des terres d'une fertilité extraordinaire. Le Méandre roule ses eaux jaunâtres dans ce fameux lit sinueux passé en proverbe, comme s'il ne pouvait se décider à quitter cette riante vallée qu'il féconde.

On entrevoit en passant Pambouk Kalessi (château de coton), l'ancienne Hiérapolis, dont les ruines se profilent sur la crête d'une colline crayeuse en face des montagnes du Baba-Dagh.

Nos compagnons de voyage méritent une mention spéciale. Aux différentes stations où s'arrête le convoi montent ou descendent des voyageurs. Ce sont tous des paysans qui encombrent le fourgon avec leurs bagages disparates.

Le conducteur ou serre-frein est un grand escogriffe qui voyage avec un renard et un



Carte d'Asie-Mineure (De Brousse à Konieh et à Smyrne).

Échelle : $\frac{1}{6{,}000{,}000}$.

corbeau qu'il veut apprivoiser. Tandis que le renard, serré dans une étroite cage, le poil hérissé, les yeux dilatés par la frayeur, refuse toute nourriture, le corbeau vorace a toujours le bec ouvert et avale gloutonnement les morceaux de viande que son maître lui achète à chaque arrêt du train.

A chaque courbe de la voie, dont la pente est rapide, le conducteur quitte sa ménagerie pour se jeter avec fureur sur les freins qu'il serre à tour de bras. Le mécanicien, un jeune italien, paraît-il, débutant dans le métier et pressé d'arriver, ne se soucie guère des courbes et des pentes qu'il franchit à toute vapeur, forçant encore la marche du train pour atténuer l'effet des freins. Le conducteur jette alors des cris de paon, criant au déraillement qui ne peut manquer de se produire, traitant le mécanicien d'ivrogne; puis, voyant que ses freins ne sont pas les plus forts, il les lâche, se résignant à retourner à son corbeau qui croasse sur son perchoir, battant des ailes.

Tandis que notre immense convoi roulait à toute vitesse sur une longue pente, nous voyons la boîte à graisse d'une voiture s'enflammer, projetant au loin, sous le souffle du

vent qui fait voltiger les bâches de toile, une longue trainée de flammes et de fumée.

Le conducteur, le corps à moitié hors de la portière, fait des signaux d'arrêt désespérés. Le mécanicien, qui a vu l'accident mais ne s'en préoccupe guère, répond aux signaux par de petits coups de sifflet stridents et moqueurs.

Voilà donc dans quelles conditions de sécurité négative nous arrivons à Aïdin Guzel-Hissar (la belle forteresse du prince Aïdin.)

Cette ville à l'aspect riant s'étale en contrebas du massif de rochers sur lesquels était bâtie *Tralles,* dont on voit encore les murailles ruinées.

A quelques kilomètres d'Aïdin, le chemin de fer, qui a quitté la vallée du Méandre pour se diriger au nord, s'engage dans un tunnel près d'un torrent qui gronde au fond d'un profond ravin.

Un vieil aqueduc romain à doubles arcades superposées, trois au premier et deux au second rang, traverse le ravin.

La pente du tunnel est si forte que, malgré les patins de fer dont on munit les roues, le

convoi glisse rapidement sur les rails avec un grincement strident.

Ephèse (751^{mm}) (1) étale au soleil ses tristes mais glorieuses ruines, au milieu desquelles, comme la mousse croît sur le chêne abattu par la foudre, les misérables maisonnettes croulantes du village turc d'Ay-Solouk sont venues s'édifier.

De cette antique cité, il ne reste guère que les piliers, surmontés de nids de cigognes, d'un long aqueduc, dont les voûtes ont disparu, et le souvenir du célèbre temple de Diane.

Sur le sommet de la colline qui domine la ville, s'élèvent les murailles en ruines de l'antique acropole au milieu de laquelle l'église de St-Jean, convertie en mosquée par Sélim Ier, le farouche conquérant de l'Egypte, dresse vers le ciel ses murs crevassés.

D'Ephèse il faut encore six heures pour arriver à Smyrne. Le paysage est aride, brûlé par le soleil ; au loin, la chaîne du mont Sypilus, aux sommets dénudés de toute végétation, ferme l'horizon.

Notre train avance dans les ténèbres ; mais

---

(1) 94 m. 9.

à la chaleur du jour succède une brise qui annonce l'approche de la mer.

Nous arrivons à Smyrne à neuf heures (756^{mm}) (2) et trouvons à la gare de la Pointe la voiture que nous a envoyée un ami. Elle nous emmène rapidement le long des quais, au doux murmure des flots de l'Archipel, entendu avec bonheur après notre *raid* sur les hauts plateaux arides de l'Anatolie.

(2) 42 m.



